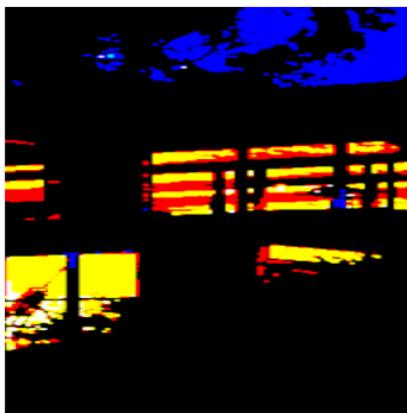


Guy Jimenes

Villa du crime



Éditions Barbedogre
2025

Villa du crime
a été publié en 2014 (éd. Oskar).
La présente édition est revue et corrigée.
© Éditions Barbedogre
12, allée des acacias
45800 Saint-Jean de Braye
barbedogre@guyjimenes.net
guyjimenes.net



*Ce livre électronique est distribué
sous licence Creative Commons.
Pour information, consulter les pages suivantes :*
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/deed.fr>
guyjimenes.net/livres-electroniques

ISBN 978-2-9599627-7-6

1. L'homme au chien

À dix heures du matin, les cigales font déjà la fête au soleil. Marie gravit la pente à travers la broussaille. Son père vient de la mettre en garde :

– On doit vite se perdre, dans cette garrigue.

Elle a refermé la portière, Damien a embrayé, et la berline bleue est repartie doucement dans la montée.

Marie s'agace de l'excès de prudence de son père. Il a toujours été anxieux et l'est devenu davantage depuis qu'Isabelle et lui se sont séparés. À cause de son travail dévoreur de temps, il n'a la garde de leur fille que deux week-ends par mois. Plus deux ou trois jours par-ci par-là, aux vacances d'hiver et de printemps.

En revanche, Damien se réserve deux pleines semaines au mois de juillet pour être avec elle. Il met alors tout en œuvre pour lui faire plaisir. Marie n'en abuse pas. Elle n'est pas de ces filles capricieuses, se dit-elle en songeant à quelques-unes de ses copines de classe.

Ses pensées la projettent en septembre prochain. Elle entrera en sixième. Elle en a envie et le redoute à la fois. Le collègue n'est pas proche de la maison, il faudra prendre le bus, puis le tram. Elle ne sera pas seule : ses deux meilleures copines seront avec elle. Pourvu que leurs emplois du temps concordent.

Les chardons de la pente lui griffent les mollets. Si elle avait su, elle aurait mis son jean plutôt qu'un short. Ce rappel à la réalité lui fait oublier la rentrée. Elle a perdu de vue la villa aperçue depuis la route et avance maintenant

au jugé. Elle commence à avoir chaud et regrette de n'avoir pas pris sa casquette ni ses lunettes de soleil.

Son père va arriver le premier et elle perdra son pari. Un choix s'offre à elle : soit contourner un massif formé par un rocher recouvert en partie de végétation, soit s'y hisser pour tenter de repérer la maison. Adeptes de la v-rappe pratiquée au club d'escalade, elle choisit la seconde solution et attaque la pierre. Ses doigts fermes s'agrippent au calcaire du causse, tandis qu'elle cherche du bout de ses fines chaussures de toile rouge, assorties à la couleur de son short, les appuis les plus sûrs. Elle se hisse sur quelques mètres, consciente du risque de chute, mais l'évaluant bien.

Elle se rétablit, se retourne et prend le temps de considérer le chemin parcouru. « Une chèvre des montagnes » la surnomme sa mère, autant pour louer ses qualités physiques de grimpeuse que pour pointer son caractère entêté. Elle sourit sans même s'en rendre compte, balaie du regard le paysage à l'entour et, à sa grande surprise, découvre la villa légèrement en contrebas.

C'est une maison des années 1950, avec un toit en plan incliné ménageant l'espace d'une terrasse. Cela avait séduit Damien, sur le site internet de l'agence. « Je suis certain qu'on verra la mer, de là-haut. » Il s'est enthousiasmé pour cette location, d'autant que le prix en est étonnamment bas.

À considérer la villa de plus près, tout en marchant vers elle, Marie la trouve moins imposante que sur les photos flatteuses mises en ligne. Plus vieillotte, aussi, avec cet air de paquebot sombrant de l'avant, que lui donnent sa forme en pente et les ouvertures en hublots de sa terrasse. L'image de bateau qui coule est accentuée par le talus qui la borde, garni de grosses pierres pareilles à des récifs.

Le blanc immaculé des murs a dû être retouché sur les clichés : il tire sur le gris. La mer doit être impossible à voir, Marie l'aurait déjà contemplée depuis le rocher sur

lequel elle s'est hissée. Cependant, la femme de l'agence, qui les rejoindra bientôt, l'a assuré : la côte est toute proche, il ne faut pas plus de vingt minutes pour se rendre en voiture à la plage.

Marie avance maintenant sous les pins. Ils lui ont caché la maison pendant la majeure partie de son ascension. Ce n'est pas désagréable de marcher sur un tapis d'aiguilles et dans cette ombre salutaire. Elle se demande seulement si elle ne va pas aborder la villa du mauvais côté, et si le grillage qui en délimite le terrain ne la contraindra pas à faire demi-tour.

Le ronflement caractéristique d'un véhicule grim pant à petit régime l'engage à hâter le pas pour arriver avant son père. Mais dominant le bruit lointain du moteur, un grognement guttural la fait stopper net.

Un chien ! Une variété de bergers belges, couleur de feu, a surgi devant elle. Le poil fauve de l'animal vire au noir du poitrail à la gueule, soulignant le blanc des crocs, le rose répugnant de la langue et des babines retroussées. Marie ravale un cri de frayeur, retient son souffle. Surtout ne pas bouger, ne rien faire qui puisse provoquer l'attaque de l'animal. Marie en est convaincue : il lui sautera à la gorge au moindre tressaillement.

Un sifflement bref. Le chien cesse aussitôt de grogner et se dirige, soumis, vers son maître. Marie croit un court instant que celui-ci va s'excuser ou, au moins, la rassurer. Elle l'entrevoit à peine : un homme de taille moyenne, vêtu d'un jogging noir, qui ne porte pas des baskets, mais des chaussures de ville couvertes de poussière. Il saisit son chien par le collier tout en faisant signe à Marie, avec sa main libre, de poursuivre son chemin. Ce qu'elle fait, après lui avoir adressé un « merci » ponctué d'un hochement de tête.

Tout cela a duré moins d'une demi-minute et, quand Marie se retourne, l'homme au chien a disparu. Elle se trouve stupide et lâche de l'avoir remercié. Ce type est

totalemment dans son tort, on ne balade pas son chien sans laisse.

– Pauvre tache ! lance-t-elle, pas trop fort. Il pue, ton clébard !

Elle s'interroge. Qui est cet homme ? Un préposé à la surveillance des maisons du secteur ? Un rôdeur ? Un simple promeneur ?

Marie hâte le pas et atteint, quelques minutes plus tard, le grillage de la propriété, qu'elle longe sur une vingtaine de mètres pour accéder à la villa.

*

Monzini en tremble encore. Quand Liliana a surgi au détour du chemin, il a été surpris. Il ne s'attendait pas à la revoir si vite et ne l'a pas reconnue de suite.

La façon de s'habiller et la longueur des cheveux se sont modifiées depuis l'année dernière. Même les traits du visage ne sont plus les mêmes. Il trouve Liliana plus belle depuis qu'elle est morte, et comme apaisée.

« Elle m'a dit merci. Tu imagines ? Elle m'a remercié ! »
Le chien le regarde en remuant la queue, heureux d'avoir alerté son maître, qui somnolait.

« Elle sait pourquoi je suis revenu. »

2. Meredith

Marie entre par le portail métallique ouvert sur une courte allée. Son père est déjà là, contemplant la façade. La voiture dont elle a entendu le ronronnement n'était pas la leur. C'était la petite Fiat crème au toit grenat de la jeune femme de l'agence, qui arrive juste après elle, faisant crisser les gravillons.

La robe claire et légère de la conseillère immobilière, serrée à la ceinture, met en valeur ses jambes bronzées. Les lunettes de soleil maintiennent en arrière une opulente chevelure dorée. Marie l'a remarqué, moins d'une heure plus tôt à l'agence : Damien n'a d'yeux que pour elle !

- Nous aurions pu faire la route ensemble, lui dit-il s'avançant à sa rencontre.

- Je pensais en avoir pour plus longtemps avec mon rendez-vous, répond-elle. Et puis il faudra bien que je reparte.

- Je vous aurais volontiers raccompagnée, Meredith.

Damien prononce avec délectation ce prénom peu commun que la jeune femme avait brandi comme un étendard en les accueillant. Marie observe avec incrédulité le sourire de son père, qu'il imagine enjôleur et qu'elle trouve idiot.

Tombé sous le charme de la conseillère, il se montre d'une totale indifférence pour sa fille. Il oublie de relever qu'il a gagné leur pari, et ne lui demande même pas comment s'est passée la montée.

Meredith se tourne vers Marie :

– Tu n’as pas choisi le raccourci le plus facile. Je t’ai aperçue, tandis que tu grimpais. Tu es très douée pour l’escalade.

– Merci ! répond Marie, satisfaite de reprendre de la consistance. En réalité, je me suis un peu perdue, du coup papa est arrivé avant moi.

L’image de l’homme au jogging noir et de son chien n’a pas quitté son esprit. Marie a eu atrocement peur, sans pour autant que cette émotion ait eu le temps de s’installer en elle. Tout a été si bref. L’homme a rappelé son animal, et il a adressé un geste de la main à Marie. Une main bizarre, se rappelle-t-elle tout à coup, blanche comme une endive. Elle n’en revient pas de cette main laiteuse, répugnante.

– Marie, tu as l’air sonnée ! s’écrie Damien. Ne restons pas en plein soleil. Tu aurais dû mettre une casquette. Ce n’est pas raisonnable.

– Entrons, propose Meredith. Vous devez être impatients de découvrir l’endroit de rêve où vous allez passer vos vacances...

La première impression s’avère un peu décevante à cause de l’odeur de renfermé. Meredith se précipite pour ouvrir fenêtres et volets, aidée en cela par Damien.

– Vous êtes les premiers hôtes de la saison, se justifie Meredith.

Il fait part de son étonnement :

– Vous n’avez pas loué la villa ce printemps ?

– Non, en effet. Elle n’a pas été occupée depuis le... disons depuis bientôt un an, quoi.

Marie a noté l’hésitation de Meredith.

– Y a-t-il un gardien ? demande-t-elle.

– Non, pas de gardien, répond la conseillère avec son accent chantant. Pourquoi cette question ?

– Elle a peur de l’isolement, interprète Damien dans un

demi-sourire, alors que c'est précisément ce que nous sommes venus chercher.

– Que tu es venu chercher, corrige Marie, agacée par le ton condescendant de son père et consciente qu'il se sert d'elle pour poursuivre son opération de séduction auprès de Meredith.

– Je passe devant vous, dit la conseillère.

Damien en profite pour adresser une mimique à sa fille, les deux index étirant les commissures des lèvres, afin de l'engager à sourire. Elle répond par une grimace et il lève les yeux au ciel.

Marie n'a, en fin de compte, pas grand-chose à reprocher à la maison, sinon cette odeur de renfermé que les courants d'air provoqués par l'ouverture des fenêtres commencent à chasser.

Le salon lui plaît, doté d'un canapé confortable et d'un écran large de télévision. Au moins, si elle s'ennuie, elle pourra regarder des séries et des vidéos. Sur une étagère, elle en a repéré quelques-unes qui l'intéressent. Elle consent, sans trop se forcer, à atténuer son air renfrogné.

Damien, de son côté, admire les deux lampes de grès, l'une bleue, l'autre rouge, posées chacune sur un guéridon, qui encadrent la porte-fenêtre donnant sur le jardin.

À l'étage, les deux chambres sont spacieuses, propres, pourvues du confort élémentaire. Comme au rez-de-chaussée, des marques au sol indiquent l'emplacement de meubles. Les lits sont identiques et une odeur de neuf se mêle à l'autre. Au plafond, des taches témoignent d'un problème d'étanchéité.

– L'inconvénient des terrasses, soupire Meredith. Comme vous le voyez, tout l'ancien mobilier a été remplacé. On a installé des placards simples et fonctionnels. Literie, tables de chevet, lampes, draps et couettes – tout a été changé.

– Si nous montions là-haut, suggère Damien.

– J'allais vous y inviter ! répond la conseillère.

Marie passe la première. Le soleil la cueille. Elle baisse les yeux sur les tomettes rouges du dallage.

– Waouh ! lance son père derrière elle.

– L’avantage des terrasses, commente sobrement Meredith en écho positif, cette fois, au propos qu’elle a tenu un instant plus tôt.

Les murets inégaux sont dotés de ces trous en hublots qui, de loin, donnaient à la maison son aspect de paquebot qui sombre. Marie, la main en visière, contemple le paysage. La vue est magnifique et, contrairement à ce qu’elle avait supposé, on distingue un bout de mer.

Elle cherche du regard le promontoire depuis lequel elle a aperçu la villa. Elle le retrouve sans difficulté et repère le chemin parcouru, qui se perd sous les arbres, là où elle a rencontré l’homme au chien.

Marie revient vers Damien et Meredith. La conseillère a rabattu sur son nez ses grosses lunettes de soleil. Marie remarque pour la première fois les rides autour de la bouche qui révèlent un air sévère, maintenant que l’éclat des beaux yeux gris-vert ne l’atténue plus.

Ils redescendent au rez-de-chaussée et Meredith les fait passer par le garage où trône un établi garni d’outils. Avisant une meule électrique, Damien s’en approche. Il appuie sur l’interrupteur et déclenche un bruit aigu, plus strident que vingt roulettes de dentiste.

– Rien de tel pour aiguiser les couteaux, lance-t-il en criant pour dominer le son de la petite machine.

Meredith se précipite pour éteindre rageusement la meule que Damien contemple béatement.

– Bon sang ! Vous trouvez vraiment ça amusant ?

Le bruit décroît comme celui d’une sirène et, dans le silence revenu, l’air vibre encore de l’éclat de colère de la conseillère.

– Eh bien... commence Damien, confus.

– Désolée, s’excuse Meredith. Je suis un peu à cran ces jours-ci... Ma réaction était tout à fait disproportionnée.

– Non, non, proteste-t-il doucement, c'est moi qui n'aurais pas dû.

La sonnerie d'un portable. Celui de la jeune femme.

– Un appel de l'agence, dit-elle leur tournant le dos. Continuez sans moi. Je vous rejoins.

Le jardin, de dimensions modestes, n'a pas été entretenu depuis des mois, mais conserve beaucoup de charme. Marie et son père se dirigent machinalement vers un bassin.

– Je sais ce que tu penses, soupire Damien.

– Ça m'étonnerait ! J'ai à peine respiré...

– Justement, c'est ton silence qui est parlant. Tu penses que je drague Meredith et que je m'y prends mal, hein ? C'est ça ?

Le père et la fille ont l'habitude d'échanger librement.

– Oui, c'est exactement ça. Tu t'y prends comme un gros nul. Le coup de la meule, mais pas seulement ! Quand tu la regardes ou quand tu t'adresses à elle, on te voit venir à des kilomètres !

– C'est toi, ma fille, qui me dis ça, du haut de ta grande expérience !

Il atténue aussitôt ce qu'il pourrait y avoir de blessant dans cette réflexion :

– Les gros sabots ?

– Exactement, papa ! Les gros sabots.

C'est un reproche qu'elle lui fait souvent.

– Bon, dit-il. Changeons de sujet. Je suis peut-être un gros nul, mais je t'ai battue à la course. Comment s'est passée ta montée ? Meredith a parlé d'escalade. Tu n'as pas pris de risques, au moins ?

– Non, dit Marie. Je me suis juste un peu perdue.

Elle se rend compte que, l'air de rien, Damien a été attentif à elle et cela lui fait plaisir.

Les voici au bout du jardin. Le bassin rectangulaire, bordé sur une des longueurs d'une petite haie de troènes,

enferme une eau verdâtre tirant sur le noir. Marie y plonge le regard.

- Beurk, fait Damien reprenant intentionnellement un des mots favoris de sa fille.

Meredith ressort bientôt du garage et vient les rejoindre.

- Ce bassin est une horreur. J'avais prévu de le faire nettoyer et puis ça m'est sorti de l'idée... Bon, pardonnez-moi, mais je vais devoir retourner à l'agence. Alors, que pensez-vous de la villa ? Vous la louez ?

Damien est surpris : la location a été effectuée depuis quelques semaines déjà. Comment pourrait-il revenir sur sa décision ?

- Pas de souci, répond-il.

- Écoutez, reprend Meredith, il faut aussi que je vous dise...

Relevant ses lunettes de soleil, elle hésite comme tout à l'heure au moment d'expliquer pourquoi la villa est restée si longtemps vide. Son regard traduit une profonde préoccupation.

- Qu'y a-t-il ? s'inquiète Damien.

- À vrai dire, j'aurais dû commencer par là. Un crime a eu lieu ici, l'année dernière...

3. Liliana

Damien encaisse le coup.

- Ici ? interroge-t-il. Vous voulez vraiment dire à la villa ?

Meredith acquiesce.

- Ici même, précise-t-elle, de ce côté-ci du bassin.

Marie et son père s'écartent instinctivement de l'endroit qu'elle leur désigne.

- Une fille, ajoute-t-elle avec un regard furtif, une fille de ton âge.

Marie, sous le choc, ne trouve pas mieux que de s'en défendre par un ricanement :

- Et c'est son père qui l'a tuée !

Elle s'en veut aussitôt de cette provocation stupide, mais Meredith confirme :

- Exactement ! On vous a déjà mis au courant ?

- Mais non ! s'écrie Damien, autant troublé par le fait-divers que par l'intuition de sa fille. Elle a dit ça comme ça... Marie, garde tes inspirations lugubres pour toi, s'il te plaît, et laisse Meredith raconter.

- C'est moi-même qui ai découvert le corps, reprend la conseillère. Les corps, devrais-je dire. Monzini était prostré devant le cadavre de sa fille qu'il venait d'assassiner. Mon Dieu, rien que d'y repenser...

Meredith a donné l'impression de tracer dans l'air un signe de croix : un geste vertical pour désigner l'emplacement du père et un autre, horizontal, pour évoquer

celui de la fille. Elle se détourne et tire un mouchoir en papier de son sac.

– Je suis ridicule.

– Non, vous n’êtes en rien ridicule, la console Damien posant délicatement une main sur son épaule.

Meredith le remercie de sa sollicitude. Damien retire tout aussi délicatement sa main.

– Comment s’appelait-elle ? demande Marie.

– Liliana. Oui, une fille de ton âge... Oh, mon Dieu !

Le souvenir de ce que les journaux ont alors qualifié de « macabre découverte » la hante encore et son émotion en devient contagieuse.

– Laissez, lui dit Damien d’une voix mal assurée. Vous n’êtes pas obligée d’en raconter davantage.

Meredith se reprend.

– Ça va aller. Éloignons-nous du bassin. Oui, ça va aller. Au contraire, ça me fait du bien de vous en parler.

– Nous serons mieux à l’intérieur, propose le père de Marie. Venez, je vais nous préparer un thé. Mais pourquoi ne m’avez-vous rien dit jusqu’ici ?

– Vous n’auriez pas loué la villa. Personne ne veut la louer. Il est hors de question de parler du crime sur notre site, mais au téléphone je dis toujours la vérité et les gens se désistent. Vous, quand vous m’avez dit que vous veniez avec votre fille, les mots me sont restés dans la gorge, vous comprenez ?

– Je comprends.

Quelques instants plus tard, ils sont tous les trois attablés dans la cuisine. Marie est allée chercher la boîte à thé dans la voiture et Damien a mis de l’eau à chauffer.

Meredith entreprend de relater le fait-divers :

– C’était mi-septembre. J’avais rendez-vous, cet après-midi-là, avec Monzini, le locataire de la villa. J’étais mandatée par les propriétaires pour le rencontrer.

Le portail était grand ouvert. Meredith s'était approchée de la porte d'entrée. Elle avait frappé. Pas de réponse. Elle avait contourné la maison, supposant que Monzini et sa fille se trouvaient dans le jardin...

Ils s'y trouvaient, en effet, et la conseillère n'avait pas immédiatement compris la situation.

- Le père, assis par terre, n'a pas répondu à mon bonjour lancé de loin. Peut-être ne m'avait-il pas entendu. Son attitude avait quelque chose d'anormal, et Liliana était allongée sur le sol, face contre terre.

Meredith tremble à ce souvenir.

- Brusquement, j'ai compris... J'avoue ne pas savoir comment j'ai pu agir de cette façon. Ce serait aujourd'hui, je m'enfuirais en hurlant...

Elle avait fait preuve d'un grand sang-froid. Elle s'était approchée du meurtrier, qui demeurait prostré près du corps, lui avait simplement dit : « Monsieur Monzini, qu'avez-vous fait là ?... » et lui avait demandé qu'il lui donne le couteau.

Dans la cuisine, où flotte un parfum de thé à la bergamote, le mot « couteau » résonne étrangement dans la bouche de Meredith. Chacun repense sans le dire à l'épisode de la meule électrique. Damien se racle la gorge.

- Il a accepté de vous donner l'arme ?

- Non, il l'a gardée serrée dans sa main. Il est resté ainsi jusqu'au moment où les gendarmes sont venus, à mon appel. Il était inutile de joindre le SAMU, Liliana ne respirait plus et son front avait la froideur de la mort... Nous sommes demeurés tout ce temps-là immobiles, silencieux, auprès de la pauvre petite... Mon dieu, tout ce sang, quand j'y repense !

- Mais pourquoi ? s'écrie Marie, bouleversée par ce récit. Pourquoi l'a-t-il tuée ? Comment un père peut-il tuer sa fille ?

Meredith souffle délicatement sur sa tasse et avale une petite gorgée de thé.

– Il n’a pas donné d’explication, ni plus tard aux enquêteurs, ni durant tout ce temps que j’ai passé avec lui. Je ne lui ai rien demandé non plus. Je n’en avais pas la force. Lui avait conscience de ma présence, j’en suis convaincue, mais il n’a pas prononcé un mot.

La conseillère fournit d’autres informations : Monzini vivait depuis des années dans cette villa. Elle avait été mise à sa disposition par l’ancienne propriétaire, une femme originale et très riche, dont il avait été le jardinier. Il semble qu’une relation sentimentale les avait rapprochés un temps. Ou alors, il lui avait rendu des services tels que la dame en avait conçu pour lui une amitié indéfectible. Quoi qu’il en soit, Monzini bénéficiait à titre gracieux de cette habitation, où la propriétaire les avait installés, sa femme et lui, avec leur fillette de deux ans.

Puis, par un de ces mauvais hasards de la vie, la propriétaire était morte brusquement d’une attaque cardiaque, tandis que la femme de son ex-jardinier périssait, de son côté, dans un accident de voiture.

Ces deux décès, survenus coup sur coup, avaient profondément affecté Monzini. Il s’était replié sur lui-même, cessant de voir le peu de gens qu’il fréquentait, et n’avait plus adressé la parole à quiconque. Au village, on s’inquiéta pour la petite Liliana et les services sociaux se mirent de la partie afin d’enquêter sur la façon dont le bonhomme éduquait sa fille. Il en résulta que la petite était tout à fait bien élevée.

Quand vint le temps des apprentissages, elle accomplit une bonne scolarité, jamais absente, toujours ponctuelle et travaillant avec régularité. En somme, une fille et un père modèles, quoique marginaux, menant leur vie sans se mêler aux autres. Ce qui finit par déranger. On reprocha à Monzini de vivre sans femme, isolé, avec pour toute compagnie son enfant qui devenait une jeune fille. Il y eut même quelques ragots lancés pour le salir.

À ce moment de son récit, Meredith s'adresse plus particulièrement à Marie :

- Oui, le salir. Je ne peux pas mieux dire. Mais tout était faux. J'ai rencontré Liliana deux ou trois fois, c'était une fille solaire, tu comprends ce que je veux dire ?

Marie hoche la tête et traduit :

- Bien dans sa peau.

- Exactement ! Une fille sans histoire, c'est ce que tous ses camarades d'école ont affirmé. Elle allait passer en sixième.

Damien et Marie échangent un sourire triste.

- Comme je vous l'ai dit, poursuit Meredith, je les ai connus, lui et sa fille, peu avant qu'il ne commette cet acte... monstrueux - et pour autant je puis affirmer qu'il n'avait rien d'un monstre ! Il a perdu la raison, voilà tout, il a pété un câble, pardonnez-moi l'expression.

Les héritiers de la propriétaire avaient fini par se manifester. Ils n'avaient aucun grief contre Monzini. Simple-ment, ils considéraient qu'une dizaine d'années passées dans la villa, en échange seulement de son entretien, constituait déjà une grande faveur. Ils souhaitaient mettre la propriété en location.

- Ils ont fait appel à notre agence pour cela, et j'ai été chargée du dossier, conclut Meredith.

Elle se lève.

- Je vous raccompagne jusqu'à votre voiture, propose Damien.

- Inutile, je connais le chemin. J'espère surtout que vous me pardonnez de ne vous avoir rien dit de tout cela au téléphone. Je n'en ai pas été capable.

- J'ai bien compris.

- Vous pouvez encore renoncer. Je prends sur moi de vous rembourser la location.

- Il n'en est pas question ! Partez tranquille.

À son grand étonnement, et à celui de Meredith, Marie demande tout à coup à la conseillère :

– Monzini, il n'aurait pas une main blanche un peu tor-
due, par hasard, et une espèce de chien fauve ?

Les deux autres la regardent, perplexes.

– En montant tout à l'heure, j'ai croisé un type bizarre,
explique-t-elle.

Meredith prend la mesure de l'inquiétude de Marie.

– Je regrette que tu aies entendu toutes ces horreurs.
J'aurais dû parler à ton père, seule à seul.

– C'est bon, réplique Marie, je ne vis pas non plus chez
les Bisounours, on voit ce genre de trucs tous les jours à la
télé. C'est juste que là, c'est comme si ça arrivait à la mai-
son...

– Je comprends, dit Meredith. Tu peux être tout à fait
rassurée. Monzini a deux mains normales... et il a peur des
chiens ! Je suis venue le voir un jour avec mon labrador et
il m'a obligée à le laisser dans la voiture. Ce n'est pas lui
que tu as croisé, sois tranquille. Monzini a été jugé et
condamné. Il est détenu dans un établissement psychia-
trique, non loin d'ici.

La conseillère réalise tout à coup ce que « psychia-
trique » et « non loin d'ici » peuvent avoir d'inquiétant.

– Enfin, quand je dis « non loin », c'est au moins à cin-
quante kilomètres. Et puis on les shoote là-bas, on appelle
ça la « camisole chimique », ça les enferme davantage que
des murs, d'une certaine façon, et ça les rend comme des
légumes.

Au mot « légumes », Marie ne peut s'empêcher de pen-
ser à la main couleur d'endive.

Meredith partie, Damien lève les yeux au ciel :

– Et moi avec cette bon dieu de meule censée bien ai-
guiser les couteaux !

– Tu ne pouvais pas savoir, papa.

Marie fixe son père avec intensité.

– Tu aurais loué la villa, si tu avais su ?

– Bien sûr que non !

Cette réponse l'étonne.

- Alors pourquoi tu n'en veux pas à Meredith ?

- Je la comprends. Mets-toi à sa place ! La coïncidence des situations, si j'ose dire... Ce casting père-fille...

- Justement. Elle aurait dû d'autant plus t'en parler.

Mais Damien semble disposé à pardonner à la conseillère.

- Écoute, Marie, nous allons oublier tout ça et passer de bonnes vacances, d'accord ?

Elle acquiesce mollement et c'est à son tour de sentir le regard de son père peser sur elle.

- Dis-moi : c'est quoi, au juste, cette histoire de type à main blanche et chien fauve ?

Elle hésite et prend un ton à la Meredith :

- Rien d'important. Rendez-vous à mon agence demain et je vous le dirai.

Il sourit.

- Mais encore...

- En fait, je les ai croisés et j'ai eu très peur. Du chien, je veux dire.

- Il ne le tenait pas en laisse ?

- Non, mais ne t'inquiète pas. Le type l'a rappelé et le clébard a obéi tout de suite.

Elle ne sait pas quoi raconter d'autre. Son père a raison, il faut oublier tout ça.

- Je commence à avoir faim, dit-elle.

4. Julien

Depuis qu'il s'est enfui, l'avant-veille au soir, Monzini n'a pratiquement pas dormi. Il a marché toute la première nuit, favorisé par la clarté du ciel d'été et la lune en phase ascendante. Les yeux s'habituent vite à la pénombre.

Le jour, il s'est caché dans un sous-bois, se couvrant de feuilles. Il n'a pas réussi à trouver le sommeil, mais il n'a pas souffert de la faim. Manger lui importe peu. La soif, c'est différent. Heureusement, il connaît les sentiers de la région, et sait où sont les sources. Il n'y réfléchit même pas. Il agit à l'instinct, tendu vers son but.

Peu avant la tombée de la nuit, il s'est remis en route et n'a pas tardé à se sentir suivi. Tous sens en alerte, il s'est retourné et a repéré un mouvement dans un fourré. Il a ouvert sa veste de jogging et pris le couteau de boucherie volé dans les cuisines de l'établissement. Il le porte en pendentif à son cou, une ficelle passée dans le trou du manche. S'approchant du fourré, l'arme blanche brandie, il a découvert le chien.

« Relève-toi ! » En réalité, il n'a pas prononcé un mot. Un regard a suffi et celui de l'homme a soumis l'animal. Lui qui a toujours détesté les chiens n'a plus peur de rien. Il a compris que cette bête magnifique lui était envoyée par Dieu, avec le couteau de boucherie et le clair de lune, pour l'aider dans sa quête.

Aujourd'hui, Monzini a pris le risque d'évoluer en plein jour. Il a bien fait, puisque Liliana est venue à lui. Il avait dans un premier temps trouvé la villa fermée. Cela l'avait

affolé. Il a cessé depuis une semaine d'ingurgiter ses médicaments et le manque s'en fait cruellement sentir, par des suées glacées, des tremblements irrépessibles et des crises d'angoisse. Une angoisse poignante, comme une main géante qui lui comprimerait le cœur. Mais sa confiance reste totale : demain la paix reviendra, et chaque question aura sa réponse.

Par exemple, celle du nombre de coups de couteau. Inutile d'en décider à l'avance. À l'instant de tuer de nouveau sa fille, il frappera et le nombre sera le bon, ni plus ni moins, comme la première fois.

*

Il n'a pas fallu bien longtemps pour vider la voiture et défaire les valises. Le repas a été rapidement expédié : pans-bagnats achetés le matin en route, yaourts et abricots.

Damien a décrété une sieste obligatoire qu'il est seul à respecter, dans l'intimité de sa chambre. Marie a choisi de lire, allongée sur le canapé du salon. Bien vite, son roman de *fantasy* lui est tombé des mains. Elfes, trolls et princesse intrépide sont impuissants à effacer la réalité de la villa du crime.

Un fantôme hante ces lieux. Marie a beau savoir que tout le mobilier a été changé, elle ne peut s'empêcher d'imaginer Liliana regardant la télévision, déjeunant dans la cuisine, s'habillant en hâte après la douche, pour ne pas être en retard à l'école...

Tout compte fait, elle sera mieux dehors – à condition de ne pas s'approcher du bassin. Contre un mur du garage, elle a repéré un hamac en toile dans son emballage. Elle traîne la boîte jusqu'à l'ombre de deux pins et en sort un par un les tubes de métal légers. Elle se garde de les entrechoquer, pour ne pas déranger la sieste de Damien.

C'est pour elle un jeu d'enfant de monter le dispositif en berceau et d'y suspendre la toile aux larges rayures jaunes et blanches sur laquelle elle s'étend. Après quelques contorsions, elle trouve la position idéale et se balance lentement. La plupart des filles de son âge, songe-t-elle, adoreraient s'exposer au soleil en maillot de bain sur la terrasse, après s'être enduites de crème à bronzer. Elle déteste ça. À vrai dire, elle ne l'a jamais essayé. L'ombre des pins lui convient. L'air y est doux et parfumé et, quand elle ferme les yeux, le balancement léger qu'elle imprime au hamac ressemble à celui de la houle.

Il lui tarde d'aller se baigner, comme pour se laver de l'odeur de renfermé qui règne dans la maison. Meredith a parlé d'une plage de galets peu fréquentée des estivants, parce que difficile d'accès. Dès que Damien émergera de sa sieste, elle le tannera pour s'y rendre.

Avec son père, elle sait plutôt bien y faire et finit, le plus souvent, par obtenir ce qu'elle veut. À condition de ne pas exagérer et de prendre certaines précautions ; par exemple : ne jamais dire qu'Isabelle, elle, l'autoriserait à faire telle ou telle chose. Damien déteste être mis en compétition avec son ex-épouse !

Marie réalise qu'elle n'a pas encore appelé sa mère. Damien lui avait pourtant demandé de lui faire part de leur arrivée... Elle a laissé son portable sur la table basse du salon. Ce sera pour tout à l'heure. Elle ne parlera pas du crime à Isabelle. Ils sont tombés d'accord, Damien et elle, pour lui raconter ça plus tard.

Un bruit vient de cesser, attirant l'attention de Marie qui jusque-là l'entendait sans l'écouter : celui d'un engin à moteur ayant gravi la route. Il s'était fondu, l'air de rien, dans le chant des cigales, le bourdonnement des insectes et le frémissement des branches des pins sous la brise.

Le hamac se trouve auprès du grillage donnant sur la partie la plus boisée par laquelle Marie a cheminé, ce matin. Justement, un piétinement d'aiguilles, une respiration

légèrement haletante... il y a quelqu'un de l'autre côté. Marie se redresse, le cœur battant.

- Bonjour, mademoiselle !

Le visage avenant d'un jeune homme se montre à travers un creux de la haie.

- Qui êtes-vous ?

- Je m'appelle Julien. Meredith m'a chargé de nettoyer le bassin. Il faut que je voie de quoi cela a l'air. Le portail est fermé, alors j'ai fait le tour pour tâcher d'apercevoir quelqu'un, vous ou votre père.

Le Julien en question, au teint hâlé et au sourire engageant, a dans les vingt ans. Marie est prise d'un doute, tout à coup.

- Je peux voir votre main droite ?

Le sourire se fige un instant sur le visage du visiteur puis repart de plus belle. Il agite par-dessus la haie une main aux doigts fins, qui n'a rien de commun avec celle que Marie garde en mauvais souvenir.

- Vous avez un chien ? demande-t-elle encore.

- Hélas non, le dernier qui me restait, je l'ai mangé hier.

Marie sent le rose lui monter aux joues. Ses soupçons sont ridicules : ce jeune homme que Meredith leur envoie ne ressemble en rien à l'homme au chien.

- Refaites le tour. Mon père va vous ouvrir.

- À vos ordres, mademoiselle !

Il continue à se moquer d'elle.

- Pourquoi me vouvoyez-vous et m'appelez-vous mademoiselle ? lui demande-t-elle, l'accompagnant un instant le long de la clôture. Vous avez bien vu l'âge que j'ai.

- Chère petite princesse, lui rétorque-t-il avec un sourire dans la voix, il y a un grillage entre nous : vous êtes du côté du château et moi de celui du peuple. N'insistez pas, je ne vous épouserai jamais !

Leurs chemins se séparent.

- Nous ne sommes que des locataires, lui crie-t-elle, pas des propriétaires, vous devriez le savoir !

De loin, il lui lance encore, joyeusement :

- Je ne suis qu'un manant, un gueux, à qui on demande de montrer patte blanche !

Damien a été réveillé en douceur par le ronronnement persistant du cyclomoteur grimpant jusqu'à la villa. Après les présentations d'usage, il complimente Julien, en connaisseur, à propos de son scooter :

- Une copie du Piaggio des années quatre-vingt-dix... Superbe engin !

Marie les écoute d'une oreille distraite, tout en contemplant le portrait d'un Indien sur le carénage. Puis elle observe à la dérobée le nouveau venu.

Le trio contourne bientôt la maison et se rend au bord du bassin. Damien et Julien discutent du matériel nécessaire au nettoyage envisagé.

- Je ne m'y mettrai que demain matin, à la fraîche, annonce le visiteur. J'allais à la plage, là, je me suis juste arrêté pour voir de quoi ça avait l'air, et faire votre connaissance.

- Tu travailles avec Meredith ? demande le père de Marie.

- Non, pas exactement. Il m'arrive de lui donner des coups de main pendant les vacances. Je suis étudiant. En fait, c'est ma sœur. On a dix ans de différence. Je suis son petit frère...

Son rire communicatif les gagne.

- Tu étudies quoi ? demande encore Damien.

- L'anglais. Et vous, vous êtes médecin, c'est ça ? Meredith m'a dit que vous comptiez vous rendre à la plage de Dornal. C'est justement là que je vais.

- Eh bien, nous t'y retrouverons peut-être, dit Damien.

- Pourquoi attendre ? proteste Marie. J'ai trop envie de me baigner ! Papa, s'il te plaît !

Damien pèse le pour et le contre.

- La princesse a parlé, lance Julien.

Marie ne se vexe pas, mais trouve que son père rit un peu trop facilement de cette raillerie.

– Oh vous, le manant du peuple, réplique-t-elle, on ne demande pas votre avis !

Entre elle et Julien, le vouvoisement s'est instauré comme un jeu. Damien les observe, amusé.

– Bon, c'est entendu. Allons préparer nos affaires de plage. Julien, que dirais-tu de nous précéder sur ton scooter ? Ainsi tu m'indiqueras le chemin...

– Avec plaisir.

La plage de Dornal est telle que l'avait annoncé Meredith : « Pas facilement accessible ».

– On doit la mériter, lance Julien après que lui et Damien se sont garés sur l'accotement, à la sortie d'un virage en épingle à cheveux. Déjà, précise-t-il, la route est peu fréquentée, ensuite il faut avoir l'idée de descendre par ici.

Le sentier où il les entraîne est étroit, tortueux. Au bout d'une centaine de mètres, la mer leur apparaît. Ils la dominent. Un escalier, renforcé par des marches en ciment, est aménagé dans la pierre naturelle. Il dégringole à flanc de falaise jusqu'à la plage de galets blancs.

– C'est à couper le souffle ! s'exclame Damien stupéfait par la beauté de l'endroit. Marie, fais gaffe à la descente !

– C'est bon, papa. Toi, plutôt, fais attention, avec ton vertige ! Son père, en effet, se montre peu à l'aise, contrôlant exagérément chacun de ses pas. Julien, qui les précède, sa serviette autour du cou, se retourne en souriant.

– On y est presque.

– Merci de vos précisions, lui lance Marie, mais on n'est pas aveugles, non plus !

Une dizaine d'estivants, tout au plus, se répartissent sur la plage au milieu de laquelle ils accèdent. Julien se dirige vers son extrémité la plus proche. De gros rochers tombés composent une barrière avançant dans la mer. Sans se

soucier de Damien et de Marie, il installe sa serviette en habitué et retire très vite chaussures de toile, T-shirt et pantacourt sous lequel il est en maillot de bain. Il ne prend même pas la température de la mer, et y plonge souplement.

– Belle note artistique, note Damien à destination de Marie, mais zéro pointé pour le risque d’hydrocution... Ma fille, le médecin que je suis te déconseille d’en faire autant !

– Aucune chance ! réplique-t-elle, tandis que la tête et le buste de Julien émergent et qu’il lève le pouce à leur intention, pour indiquer combien l’eau est bonne.

Damien a tendu machinalement devant lui la serviette-cabine de bain en éponge, pour permettre à Marie de s’y changer, comme d’habitude. Elle la lui arrache des mains et la flanque par terre.

– Qu’est-ce que tu fais, papa ? Non, mais ça va pas ? Je n’ai pas besoin de tes services !

Étonné par la vive réaction de sa fille, Damien surprend les regards incertains qu’elle lance en direction de Julien et des estivants les plus proches. Il prend conscience de sa pudeur.

Le frère de Meredith s’est mis à nager vers le large. Marie ramasse la serviette-cabine et s’y abrite, laissant juste dépasser la tête. Elle se déshabille vite fait et enfle les deux pièces de tissu, avant de se débarrasser de la serviette.

– Oui, je sais : j’ai un soutif trop grand, pas de hanches et l’épilation n’est pas d’actualité...

– Mais... je n’ai rien dit ! se récrie son père, accablé.

– « Justement, c’est ton silence qui est parlant. »

– Du Damien dans le texte, rigole-t-il. Tu sais, je ne suis pas pressé de te voir grandir.

– Moi non plus, décrète-t-elle, sans être sûre de le penser vraiment.

– Mais ça va arriver, ça arrive déjà et c’est très bien ainsi, lance-t-il en lui tendant le flacon d’écran total.

Elle garde un instant le silence, tout en se badigeonnant.

- Je n'arrête pas de me prendre la tête à cause de ce crime, dit-elle.

- Marie ! Je t'en prie, assez avec cette histoire ! Cours donc te baigner, je croyais que tu en mourais d'envie.

- Et toi ?

- Le temps de me contorsionner à mon tour sous le tissu éponge et je te rejoins.

Elle s'éloigne sur la pointe des pieds, sensible à la chaleur des galets et tâchant de ne pas se tordre une cheville.

- Marie ! l'appelle-t-il. Elle se retourne.

- Tu es très jolie.

- Sans rire ?

- Sans rire.

Elle revient vers lui pour lui faire une bise.

- Mon petit papa.

- Ma grande sauterelle, lui répondit-il, ému et la serrant tendrement contre lui. Si tu veux, ajoute-t-il, on laisse tomber la location. Tu as entendu ce qu'a dit Meredith ? Je lui passe un coup de fil, et voilà !

Marie réfléchit un court instant.

- Non, papa, ce n'est pas la peine. C'est un endroit génial, ici, comme tu le rêvais.

Elle repart vers la mer.

- Tu prendras le ballon avec toi ! lance-t-elle sans se retourner.

5. Marie

Monzini et le chien sont restés à proximité de la propriété. Il a tiré de sa poche son gros tube de pommade pour bébé, blanche et odorante, et s'en est enduit la main. C'est une habitude qu'il a prise, elle le rassure et l'empêche de trop penser aux médicaments qui lui manquent.

En début d'après-midi, alors qu'il somnolait, l'arrivée du scooter l'a tiré d'un rêve où un Peau-Rouge sur un poney le saluait. Monzini fait souvent ce rêve.

Il s'est dirigé vers la haie en faisant signe au chien – « Pas bouger » – et a écouté les conversations.

Liliana se fait appeler Marie ! Elle s'est trouvé un nouveau père et un ami, mais Monzini n'est pas dupe. Ce faux père et ce faux ami sont des morts-vivants, eux aussi. Ils ont parlé de la plage de Dornal. Un signe de plus : Liliana adore cette plage, elle s'y est même baignée la veille de sa mort. Tout concorde : aujourd'hui la plage et demain la mort, comme la première fois.

Monzini coupe par la garrigue, le chien sur les talons. Le noir de ses habits absorbe le soleil. Il vaut mieux des vêtements blancs en été. Mais le jogging lavé du sang, bien repassé, a attendu des mois dans la valise. Il ne s'est même pas donné la peine de l'accrocher à un cintre. Il savait que le jour viendrait où il le revêtirait pour retourner à la villa. Depuis ce que les autres appellent « le crime », il a toujours su que Dieu lui permettrait de réparer sa faute.

Sous le jogging brûlant, la sueur dans laquelle il baigne dégage un fumet âcre. Il aime cette odeur. Le chien doit

l'aimer aussi et c'est pourquoi il le suit partout. Mais l'animal, qui l'a aidé à retrouver Liliana, l'encombre, à présent.

Monzini repère, plus loin dans le virage, la voiture et le scooter garés. Il connaît le chemin que le petit groupe a pris pour descendre à la plage. Le chien se met à gronder. Il a dû flairer Liliana-Marie. Cela énerve Monzini.

« Non, le chien. Pas gronder. Tu ne feras pas peur à ma fille, tu m'entends ? Tu ne lui feras plus jamais peur. » Monzini entraîne l'animal plus profondément parmi les touffes de genêts, ouvre la fermeture éclair et retire le collier de ficelle où pend le couteau. Le chien le regarde, indifférent, même quand l'homme élève la lame et la fait scintiller dans le soleil.

*

Ils ont improvisé dans l'eau un jeu de passe à dix, plaçant Damien en position d'intercepter le ballon, ce qu'il réussit vite sur un lancer trop court de sa fille. C'est au tour de Marie de s'y coller. Julien et son père ne lui laissent aucune chance. Elle s'agace de cette complicité qu'ils établissent à ses dépens. Au bout de cinq ou six parties, elle arrête.

– J'en ai marre !

Son père adopte un air penaud, manquant totalement de sincérité. Julien se tient, comme un grand frère, sur la trajectoire de Marie. Elle le foudroie du regard. Il s'écarte.

Tout en se séchant, elle les observe. Ils font ricocher le ballon sur la surface de l'eau et s'amuse comme des gosses de la direction inattendue qu'il prend à chaque fois des éclaboussures.

Marie s'ennuie un peu. Elle sort du sac de plage les jumelles et suit au large un bateau qui passe, puis elle balaie lentement l'horizon jusqu'à atteindre les rochers qui

limitent la plage à sa gauche. Elle tourne doucement la tête, les mains fermes sans être crispées, afin de pointer l'instrument sur l'endroit par lequel ils sont arrivés. Ce qu'elle veut, c'est produire un mouvement harmonieux, comme celui d'une caméra. Se faire un film. Elle localise le pied de l'escalier rocheux, remonte vers le haut et manque de lâcher les jumelles.

Un homme est assis sur une marche. Il n'a pas de chien à son côté. Il sait qu'elle le regarde. Il lui adresse un signe d'une main... blanche !

Marie se détourne, le cœur battant. C'est le moment que choisit son père pour sortir de l'eau avec le ballon. Il la rejoint, le front soucieux.

- Ça va ?

- Le type de ce matin, avec le jogging noir, là-bas, sur les marches...

Damien plisse les yeux.

- Je ne vois personne.

Elle reprend les jumelles, vérifie. L'homme a disparu.

- Es-tu certaine que c'était lui ? Ton « homme au chien » ?

- Cette fois, je n'ai pas vu le chien.

- Écoute, Marie, tu te fais peut-être des idées. Tu t'inquiètes pour rien. Les gens ont le droit de se balader.

- Il a compris que je le regardais. Il m'a fait signe !

- J'aurais fait pareil à sa place ! dit Damien, prenant à témoin Julien qui vient de sortir de l'eau à son tour. Tu surprends quelqu'un qui t'espionne à la jumelle, tu fais quoi ?

- Coucou ! répond sans hésiter le frère de Meredith en s'emparant de sa serviette. Pourquoi ? Qu'est-ce qui se passe ?

- Rien, dit Marie.

Elle préfère ne pas insister. Son père a peut-être raison.

Un simple promeneur, sans doute. Dans un élan volontaire, elle choisit de penser à autre chose.

– Maintenant qu'ils ont fini de jouer, raille-t-elle, les garçons vont pouvoir prendre leur petit goûter.

Damien refuse le paquet de biscuits qu'elle leur tend. Julien cueille deux cookies.

– Merci, princesse. Vous êtes forrr-midable, dit-il, reprenant un air à la mode.

En remontant, Damien et Julien parlent de plongée avec masque et tuba. Marie marche en silence. Elle n'est pas tranquille. En haut, ils se retournent pour admirer le bleu de la mer. *Les bleus*, corrige Damien, émerveillé par les nuances dues, explique-t-il, aux courants et aux variations de profondeur.

Ils reprennent en sens inverse le sentier et rejoignent le virage où ils se sont garés. Damien tend la main à Julien.

– Merci d'avoir été notre guide.

– Je serai demain dès huit heures à la villa, pour le bassin. Inutile de vous lever pour moi. Vous n'aurez qu'à ne pas fermer à clé le portail.

– Entendu !

Julien adresse un petit signe à Marie.

– Bonne soirée, princesse.

Elle essaie de trouver une réplique amusante, mais le cœur n'y est pas et elle se contente d'un banal « À demain ».

Damien se sent obligé de mettre les sous-titres :

– C'est ce crime qui la soucie.

Julien paraît soulagé :

– Ah, Meredith vous en a parlé ! Tant mieux ! C'était stupide de vous le cacher. De toute façon, vous auriez fini par l'apprendre... C'est déjà une histoire ancienne. Ne vous laissez pas gâcher vos vacances avec ça !

– Ce n'est pas du tout notre intention, conclut Damien.

Il monte avec Marie dans la berline, après un au revoir à Julien qui les suit une partie du chemin avant de bifurquer.

6. Damien

« Chaque question trouvera sa réponse. » À l'écart du sentier, Monzini a levé le couteau pour frapper le chien et... ne l'a pas abaissé ! Le visage de Marie s'est interposé entre l'animal et lui. « Marie ! » Pourquoi Liliana se fait-elle appeler ainsi ?

Son compagnon l'a regardé avec une expression moqueuse dans ses yeux jaunes, et Monzini en est resté perplexe. Le chien entrouvrait légèrement la gueule comme s'il souriait.

Eh bien voilà, tu as compris.

Monzini, qui n'avait rien compris du tout, en a éprouvé un vertige. Pour la première fois, avec ce sourire du chien, Dieu lui fournissait une réponse... sans qu'il sache à quelle question !

Il a décidé d'abandonner l'animal, au moins provisoirement. « Je dois chercher la Question, c'est ça, le chien ? Tu me l'as lancée comme un bâton et je reviendrai quand je l'aurai trouvée. » L'autre l'approuve d'un battement de queue.

Rapporte !

« D'accord. Et toi, le chien, pas bouger. »

Monzini est reparti sur le sentier, avançant jusqu'à l'escalier qui domine la plage. Il a descendu quelques marches et cherché Liliana-Marie. Elle observait aux jumelles. Quand elle l'a regardé, il s'est senti heureux. Il lui a adressé un petit signe avant de remonter très vite. Il est passé

sans s'arrêter près du chien sagement couché entre deux buissons. En entrevoyant le scooter garé dans le virage, il a repensé à l'Indien, qui, dans le rêve de tout à l'heure, lui adressait un signe.

*

Damien est sous la douche. Marie, depuis le salon, l'entend chanter à tue-tête. Elle a lu quelque part que plus de la moitié des airs que les gens fredonnent en se lavant proviennent de l'opéra. Son père entre pleinement dans la statistique avec « *Toreador* », même s'il ne le fredonne pas, mais le braille, plutôt.

L'information ne précisait pas combien de personnes chantent aussi faux que lui !

Il descend bientôt, frais comme un gardon et sentant le gel douche.

- À ton tour, princesse !

- Ah non, ne t'y mets pas, toi aussi !

Dans la salle de bain, sous le jet d'eau tiède, elle veut oublier ses craintes. C'est à Julien qu'elle pense, surtout à leur premier moment, en début d'après-midi, quand ils ont plaisanté de part et d'autre du grillage.

Elle décide de lister mentalement les qualités et les défauts du frère de Meredith. Qualité principale : il est drôle. Défaut principal : il a cessé de l'être pendant la partie de ballon. « Il me traite en gamine, songe-t-elle, alors que je suis plutôt mûre pour mes onze ans. »

Quant aux qualités physiques de Julien, elles sont nombreuses ! « Pas comme les miennes... » C'est, en réalité, un des plus beaux garçons qu'elle ait jamais rencontrés.

Marie décide de contribuer, elle aussi, à la statistique, et elle se met à chanter « *L'amour est enfant de bohème* », pour mieux concurrencer son père. « S'il savait que je pense à un garçon de vingt ans en chantant ça... »

Son père lui crie depuis le bas :
– Qu'est-ce qui t'amuse à ce point ?
– Rien ! C'est que tu chantais complètement faux, toi, tout à l'heure.
– Tout le monde n'a pas la chance d'avoir ta voix de diva.

Marie sort de la douche et se sèche. Elle n'est pas amoureuse de Julien, elle joue à l'être. Ou peut-être que oui, après tout. Elle imagine avec délice la saveur que pourrait avoir un baiser de lui. Il est vraiment trop mignon, malgré son nez un peu en trompette. Il a les mêmes yeux gris-vert que sa sœur. Une merveille. Elle décidera plus tard si elle aime ou non ce garçon doré par le soleil, finement musclé et doué d'un excellent sens de l'humour. « N'insistez pas, je ne vous épouserai jamais, rit-elle, vous êtes beaucoup trop vieux ! »

Elle s'habille. Il faudra qu'elle parle à Julien de l'homme au chien. Il l'a peut-être déjà vu traîner dans le coin. Ce serait bien qu'il lui donne quelques informations à propos du crime. Les détails horribles, ça va, elle ne tient pas à les réentendre. C'est surtout à la vie quotidienne de Monzini et de sa fille qu'elle s'intéresse.

Par exemple, elle imagine facilement Liliana se rendant à la plage, ou attendant le car de ramassage pour l'école. Qu'est-ce qui peut pousser un père à tuer sa fille, et d'une si terrible façon ? Elle aimerait connaître l'avis de Julien, sur ce point.

– Tu as rincé ton maillot de bain ? lui crie Damien.

– Ah non ! Je vais le faire.

Quand elle redescend, son père est en train de consulter un guide.

– Que dirais-tu de dîner sur la côte ? J'ai repéré un restaurant qui m'a l'air excellent, pas trop hors de prix.

Le départ est fixé à 19h30. Damien bouquine en attendant et Marie rêve sur le canapé. Il ne s'étonne même pas qu'elle n'allume pas la télé.

Avant de s'engouffrer dans la voiture, ils ont fait le tour de l'habitation, de manière à ne rien laisser ouvert. La berline descend tranquillement vers le village.

Marie pense toujours à Liliana et à son père assassin.

- Tu es bien silencieuse.

- Oh ! réalise-t-elle. On n'a pas appelé maman !

Il lui tend son portable.

- Tu ne lui dis rien de...

- C'est bon, papa. On a déjà parlé de ça.

Marie compose le numéro.

- Maman ?

Isabelle est ravie, mais se plaint de ne pas avoir eu de nouvelles plus tôt.

- On n'a pas très bien roulé, explique Marie, puis le temps de s'installer, tu comprends, et on a eu du mal à trouver du réseau...

Damien ouvre des yeux stupéfaits d'entendre sa fille mentir avec un tel aplomb. Marie a un geste de sa main libre pour balayer toute objection.

Après le village, une route descend à la mer. Le restaurant où Damien a réservé se situe, parmi de nombreux autres, près d'un petit port de plaisance. L'endroit est charmant.

On tend la carte à Marie, d'abord ; elle en est flattée. Elle n'a pas trop l'habitude de dîner ainsi et y prend grand plaisir. Concentrée sur les formules, les menus, elle demande beaucoup d'explications à son père puis au serveur. Quand celui-ci revient, elle n'a pas encore choisi. Elle finit par prendre une pizza calzone.

- Tout ça pour ça ! soupire Damien.

- Ben quoi ?

Elle rit.

Le restaurant est bondé, la terrasse très animée. Les plats sont longs à venir. Marie meurt de faim. La baignade l'a creusée et le goûter est loin déjà. Elle engloutit sa calzone

en un rien de temps et se plonge dans la carte des deserts.

Une demi-heure plus tard, quand sa panna cotta vanille accompagnée de croquets de Provence arrive enfin, la nuit tombe. Les bougies allumées sur les tables donnent aux regards un éclat engageant. Marie et son père conversent tranquillement. Quand elle veut évoquer le crime, il devine son intention et pose un index à sa bouche.

- Chut !

Elle se dit qu'il a raison et change de sujet.

- Alors ? Tu vas sortir avec Meredith ?

- Qui sait, ma petite provocatrice... Elle a un charme fou, non ?

On lui apporte son café. Marie, comme d'habitude, y trempe le bout des lèvres avant de lui tendre la tasse avec un « beurk » rituel.

Les voici dans la berline. La montée de nuit par la route en lacets les éloigne rapidement de l'excellente soirée passée au restaurant. Ils croisent une voiture qui descend un peu vite et les éblouit. Le pinceau de leurs phares saisit d'un coup, dans sa lumière mouvante, un marcheur sur le bas-côté, que Damien évite de justesse.

Marie tressaille et ne dit rien. Son père a-t-il remarqué l'expression de folie dans les yeux de cet homme au visage de craie ? Il se tait, mais elle le voit jeter un regard dans le rétroviseur, le sourcil noir.

Cinq minutes plus tard, à leur arrivée, il donne un tour de clé au portail, contrairement à la recommandation que lui a faite Julien de le laisser ouvert.

- Je serai levé quand il viendra, se justifie-t-il.

La clarté du ciel d'été est leur seule lumière pour avancer jusqu'à la porte. La silhouette massive de la villa a quelque chose de funèbre. Marie s'efforce de chasser de ses pensées Liliana qui avait son âge, et l'homme au chien, qu'elle associe à Monzini, même si Meredith a affirmé que

l'assassin est enfermé à des kilomètres de là, dans un établissement psychiatrique.

La lumière de l'entrée et la serrure, que son père boucle à double tour, la réconfortent. Damien abaisse les volets roulants du salon et ferme les fenêtres. Il avait pourtant parlé de les laisser ouvertes, de façon à rafraîchir la maison pendant la nuit.

– Dors bien, ma chérie. Ne t'inquiète de rien. Je veille au grain.

Il donne le change, mais elle en est certaine : il subit, lui aussi, le choc d'avoir vu cet homme aux traits tirés, à la barbe de trois jours et au regard halluciné.

Au milieu de la nuit, un cauchemar agite Marie sous le drap qu'elle repousse à coups de pied. Des visions de couteau brandi par une main blanche, de lame rougie d'un sang épais, de reflets d'épouvante dans les yeux de Lilianna...

Elle se réveille. Prend conscience de l'endroit où elle se trouve, ce qui ne la rassure pas. Un bruit subsiste de son cauchemar, une plainte lancinante. Elle se lève. Damien n'est pas dans sa chambre. En bas, le salon est éclairé. Elle s'approche de la rampe, ne voit rien. Descend l'escalier en silence. Le bruit, suraigu, augmente d'intensité.

Elle découvre son père en slip de bain dans la cuisine. Il se tient de dos. Sa main hésite près du râtelier aimanté avant de saisir le couteau à la lame la plus large. Marie en est terrifiée. Son père ne l'a pas encore vue. Il se ravise, repose le couteau et sort finalement d'un tiroir un gros rouleau en bois.

Il se retourne et croise le regard affolé de Marie.

– Le bruit t'a réveillée, toi aussi. Ça provient du garage.

Il parle à voix basse.

– La meule électrique...

Il avance jusqu'à la porte du couloir. Elle le suit. Le son devient strident. Marie sent ses cheveux se hérissier.

- Planque-toi, chuchote Damien.

Elle se rencogne près d'un placard, le cœur battant. Se dit qu'ils feraient mieux d'appeler la police.

- Papa, n'y va pas !

Trop tard ! Il a ouvert la porte du garage et allumé, le rouleau à pâtisserie brandi, prêt à frapper.

Le bruit cesse bientôt. Elle entend son père :

- Ce n'est rien. Tu peux venir.

Elle se rend auprès de lui. Il a trouvé l'explication : Meredith a mal éteint l'interrupteur en tapant dessus comme elle l'a fait ; le ressort à l'intérieur a pu se tordre, puis basculer, peut-être à cause d'une simple variation de température, et la meule s'est remise en marche.

- Quelle frousse j'ai eue !

- Et moi, papa, si tu savais à quoi j'ai pensé !

Elle sanglote et se blottit contre lui. Il la console. Dans la cuisine, ils se prennent un verre de lait chaud, histoire de favoriser le sommeil. Ils rient de l'incident.

Damien donne son point de vue : un type avec un chien effrayant, un autre qui lui fait coucou à la plage et un troisième, hagard, sur le bord de la route, il y a quoi rendre nerveux, c'est sûr. Sans parler du solo de meule électrique ! « Tu parles d'une première journée de vacances ! »

Elle acquiesce en souriant, sans être vraiment convaincue. Quelque chose lui dit que les trois hommes n'en sont qu'un.

- Et si Monzini s'était évadé ? risque-t-elle.

- Bon, décide-t-il, je te promets d'appeler Meredith demain ou de me renseigner par moi-même sur la question. Ça te va comme ça ?

Elle hoche la tête affirmativement. Pour mieux la rassurer, il propose de faire le tour de chaque pièce. Pas de problème, tout est en ordre. Marie retourne se coucher et le sommeil finit par la gagner.

7. Monzini

Toute la fin d'après-midi, la Question l'a hanté, à laquelle correspondait la réponse simple et paisible du chien. *Eh bien voilà, tu as compris.* Qu'était-il censé avoir compris ? L'éclat du soleil lui serrait les tempes. Il se prenait la tête à deux mains. Il aurait voulu l'ouvrir avec un ouvre-boîte pour regarder à l'intérieur.

Il est remonté jusqu'aux abords de la villa, moitié par la route, moitié par des raccourcis, et s'est dissimulé près de l'endroit où, le matin, le chien avait repéré sa fille. Il s'est allongé, comme l'animal là-bas, et a dormi tout son soûl.

Ses premières heures de vrai sommeil, depuis qu'il a arrêté les médicaments. Sans un rêve, pas même celui de l'Indien.

À son réveil, la lune se levait et Monzini s'est remis en marche dans la nuit chaude. Un bord de route, puis un autre. Il avait perdu toute notion du temps.

Il a débouché sur une voie fréquentée, sans avoir conscience que les conducteurs le distinguaient mal à cause du noir de sa tenue. Il les insultait au passage, quand ils le contraignaient à se jeter dans le fossé ou à se plaquer le long du rocher.

À la sortie d'un virage, une voiture, dont l'habitacle se trouvait éclairé, a foncé sur lui. Il a reconnu Liliana-Marie et son faux père. Leur expression de terreur lui a semblé un miroir de la sienne. « Eux non plus n'ont pas trouvé la Question. Ils la cherchent, ils la cherchent !... *Rapporte !* »

Éloigné de la route, il a marché, encore et toujours, d'un endroit l'autre, se gardant d'approcher la villa. Il avait hâte que le jour paraisse. Une seule pensée l'apaisait, à laquelle il s'accrochait désespérément : demain, il tuerait sa fille bien aimée. Ainsi, il lui redonnerait enfin la vie, c'est ce qui arrive aux morts quand on les tue.

Tout le long de son périple, Monzini a eu la sensation de la lame du couteau se balançant sur sa poitrine. Le moment de l'accomplissement est imminent.

Sans l'avoir voulu, il est revenu à l'endroit où il avait laissé le chien. « Fais-moi une place, le chien. Je n'ai pas trouvé la Question et j'ai envie de dormir. » Il s'est allongé à son côté.

Quatre mots se détachent, glanés dans la moulinette épuisante de ses pensées : *Ma fille bien aimée*. De l'eau lui coule sur le visage. Il ne réalise pas que ce sont ses larmes, et pleure longtemps, le visage enfoui dans le pelage puant du chien, avant d'attraper le sommeil.

*

À son réveil, Marie jette un coup d'œil au jardin. Julien s'active déjà près du bassin. Damien lui tient compagnie. Elle les entend rire et se dit que son père raconte à Julien l'épisode de la meule électrique.

La matinée est radieuse, fraîche encore. Marie prend une douche rapide pour se débarrasser des mauvaises suees de la nuit. Elle descend. Damien lui a tout laissé à disposition : jus d'orange, céréales, pain de mie près du toaster...

Elle engloutit son petit-déjeuner, dans sa hâte de rejoindre son père et Julien, ce qu'elle ne tarde pas à faire.

– Ah, voilà la plus belle ! lance Damien affectueusement.
Bonjour, ma Marinou.

Elle tique à son surnom de petite fille et guette une lueur sarcastique dans le regard de Julien, mais non : le frère de Meredith salue l'arrivante avec la formule qu'il a eue hier, pour s'adresser à elle la première fois :

– Bonjour, mademoiselle !

Elle les salue à son tour : une bise pour son père et, pour Julien, une révérence, disposée qu'elle est à poursuivre le jeu de la veille.

– Monsieur mon jardinier, j'espère que le bassin sera remis en état assez vite. Mon père le roi et moi-même souhaitons nous y baigner.

– Vos désirs sont des ordres, princesse. Et je vous remercie de cette promotion : de manant, me voilà devenu jardinier !

Elle trouve cette réplique amusante et rit de la drôle de tête que fait son père, à les entendre se donner encore du « monsieur » et de la « princesse ».

– Eh bien, dit Damien, entrant dans le jeu, si ma fille n'y voit pas d'inconvénient, je vais m'éloigner une heure ou deux du palais pour me rendre au champ de courses... Quelque chose me dit que tu ne souhaites pas m'accompagner dans cette obligation.

La splendeur du jour n'a pas effacé toutes les inquiétudes et Marie éprouve une sensation un peu pénible au départ annoncé de son père. Elle choisit cependant de donner le change.

– En effet, confirme-t-elle. Il n'y a guère de chariots à ma taille et, de toute façon, j'ai passé l'âge d'être poussée.

Damien se tourne vers le frère de Meredith :

– Blague à part, où se trouve la grande surface la plus proche ?

Julien lui fournit le renseignement demandé.

– Papa, dit Marie, pense à ce que tu m'as promis cette nuit.

– Ne t'inquiète pas.

Il a émergé tardivement de son mauvais sommeil. Le chien guettait son réveil. Ils ont gagné la villa, à travers la garrigue.

Monzini tremble. Ce matin, le manque de médicaments l'éprouve durement. Déjà, au mois d'avril, il a cessé d'avalier ses cachets, faisant semblant de les prendre pour donner le change aux infirmiers. Son angoisse est alors devenue telle qu'il a cru la combattre en plongeant longuement la main droite, la main assassine, dans une casserole d'eau bouillante.

Le chien halète en raison de la difficulté du chemin, de la fatigue et de la faim. « Tranquille, le chien. » Monzini s'avance vers le grillage et regarde à travers le trou dans la haie.

Il espérait trouver sa fille aux abords du bassin, mais elle n'y est pas. Par contre, les deux autres sont là. C'est la première fois qu'il leur prête vraiment attention. Le visage du faux père ne lui dit rien du tout. Quant au faux ami, sa façon de parler et ses attitudes, davantage que son visage, évoquent un écho chez Monzini. Mais sa mémoire est un ciel d'orage, peuplé de zones tourmentées et mouvantes, et il s'épuise à vouloir se souvenir.

Liliana-Marie finit par se montrer et le faux père ne tarde pas à partir en voiture. Mais pas le faux ami. Que faire de lui ? Le tuer aussi ? Il n'hésite pas longtemps : Liliana sera seule à mourir, alors il patientera jusqu'à ce que le type s'en aille à son tour, après avoir nettoyé le bassin.

En attendant, Monzini va pénétrer dans la maison. Cette décision apaise aussitôt son angoisse. En fait, depuis deux jours qu'il lui tourne autour, la villa où il a vécu tant d'années l'attire comme un aimant. L'envie de se retrouver sur la terrasse le traverse avec une intensité presque

douloureuse. De là-haut, il dominera la situation et Dieu le conseillera dans ses actions.

Suivi du chien, il longe le grillage jusqu'au portail d'entrée que le faux père a laissé ouvert. Il piétine les graviers en veillant à ne pas trop les faire crisser et passe à côté du scooter.

Une image sur le carénage capte son attention : le Peau-Rouge, l'Indien de son rêve, aux traits anguleux, au regard sombre sous le bandeau orné de deux plumes tombant sur l'oreille ! Monzini interprète ce signe comme un heureux présage. Il quête une approbation du chien, mais l'animal lui fait sa tête moqueuse, son espèce de sourire.

La porte d'entrée est fermée. Cela ne contrarie pas longtemps Monzini. Il se tourne vers la clôture en façade et s'en approche pour donner des coups de pied le long d'un ancien poteau téléphonique en bois. Il l'a converti, deux ans plus tôt, en une bordure destinée à retenir la terre d'une partie de la haie.

Monzini évalue la distance entre le grand talus qui orne la villa côté ouest et l'aplomb du mur. Elle est de trois mètres environ. Le poteau, lui, en mesure un et demi, sinon deux de plus. C'est largement suffisant. Il arrache bientôt la pièce de bois à ses attaches. Elle pèse lourd, mais la volonté de Monzini est sans faille. Il la maintient serrée sous le coude et la hisse à deux mains sur la pente raide.

Il se sent tout puissant. Les arbres côté sud le dissimulent à la vue de Liliane-Marie et de son faux ami au scooter d'Indien. Il fait glisser le poteau au-dessus du vide et le soulève juste assez pour qu'il repose en appui sur un décrochement de la corniche. Il en assure solidement la base avec trois grosses pierres, évitant ainsi au morceau de bois de glisser ou de rouler sur lui-même.

Sous le regard jaune et dubitatif du chien, Monzini se lance alors en funambule. En trois pas, il gravit la pente légèrement ascendante de ce pont de fortune et atteint la

corniche. Il se retourne pour faire signe à l'animal de le rejoindre.

Hors de question !

« Alors, planque-toi, le chien. Il ne faut pas que l'Indien te voie quand il reprendra son scooter ! »

Monzini s'accroche au parapet, opère un rétablissement, et se laisse tomber sur les tomettes de la terrasse.

Allongé sur le dos, aveuglé par le bleu du ciel, il ferme un instant les yeux, avant de s'asseoir en tailleur. Il regarde ses mains. La droite – la brûlée, à la peau parcheminée – le fait plus particulièrement souffrir. Des gouttes de sang perlent à ses paumes, à ses doigts, dues à des échardes du poteau. Il n'en souffre pas, sa vraie souffrance est ailleurs : dans le souvenir atroce de ces mains ensanglantées, et dans la sensation du couteau qu'il serrait si fort, ce jour-là.

Il avance maintenant à genoux, d'un mouvement glissant, jusqu'au muret donnant sur le jardin. Le moteur de la pompe est entré en action depuis un moment déjà. Monzini risque un regard. Liliana-Marie et le jeune adulte sont trop occupés, trop attentifs l'un à l'autre pour avoir l'idée de lever les yeux.

Ils se trouvent tous les deux près de l'endroit où il a assassiné Liliana. Il n'était pas un assassin. Comment l'est-il devenu ? Que s'est-il passé avant qu'il ne se retrouve devant le corps inerte ?

Monzini, tremblant, se laisse glisser de nouveau sur le dos, face au bleu de l'azur, les yeux tournés vers son ciel du dedans menaçant et gris. « Les questions trouveront leurs réponses », il n'en a jamais douté. Dieu l'a pris en pitié et va le récompenser de sa foi en Lui. Il sent que le moment est proche.

8. L'Indien

Ils ont entendu démarrer puis s'éloigner la berline. Marie est plutôt contente, et un peu intimidée de se retrouver seule avec Julien.

Durant de longues minutes, le frère de Meredith travaille silencieusement, en grande concentration. Avec des gestes lents et précis, il installe une petite pompe électrique, pour laquelle il a déjà déroulé une quinzaine de mètres de fil depuis le garage. Il relie ensuite l'appareil à un long tuyau de vidange qu'il dispose jusqu'au fond du jardin. Puis il revient enclencher l'engin. Marie se bouche préventivement les oreilles. C'est inutile : comparée à la meule électrique, la pompe produit un ronronnement de chat.

– Voilà, dit enfin Julien. Il n'y a plus qu'à laisser tourner et curer le filtre de temps en temps.

Les considérations sur le nettoyage du bassin ennuiet Marie. Elle se lance :

– De quoi parliez-vous, avec mon père ? Je vous ai observés de ma fenêtre. Vous aviez l'air de bien vous amuser.

– Il m'a interrogé à propos de Meredith. Je me demande si le roi n'en pince pas un peu pour ma sœur.

Marie rit avec lui :

– Ça, vous pouvez le dire !

– Nous avons aussi parlé de plongée sous-marine, de masques et de tubas. C'est une activité que je pratique. Damien a envie que je vous y emmène, je veux dire : qu'on y aille tous les trois.

- On pourrait, cet après-midi ?
- C'est ce que j'ai proposé. J'ai apporté mon matériel et des masques supplémentaires.
- Vous n'avez parlé que de cela ?
- Non, princesse. Votre père m'a également narré l'épisode nocturne de la meule...
- ... Qui est plutôt comique, au fond. Je m'en doutais !
- Hum... Comique, vraiment ? Il a évoqué cet homme qui vous inquiète, à traîner dans les parages.
- Oui, c'est vrai. Alors vous voilà promu mon garde du corps ?
- Pour vous servir. À quoi ressemble-t-il, ce méchant ? Marie réfléchit rapidement.
- Le chien est terrifiant, genre croisement de berger belge et de hyène. Mais je ne l'ai vu qu'une fois. Le type est habillé comme l'as de pique et a une main bizarre, mal fichue et blanche, enfin pas exactement blanche, mais sans couleur, presque translucide...
- Ah, c'est pour ça que vous m'avez demandé d'exhiber la mienne, hier !
- Je pense qu'il s'agit de l'assassin, ce Monzini...
- Aucune chance, affirme Julien. Ou plutôt : aucun risque.
- Ah bon, et pourquoi ? Il a pu s'évader de sa prison psychiatrique. C'est bien connu, un assassin revient toujours sur les lieux de son crime.
- Monzini n'a pas de main translucide et encore moins de chien, objecte Julien.
- Cela a pu changer.
- Je vous assure, princesse : il déteste les chiens ! Il en a peur.
- Elle réalise tout à coup que le frère de Meredith a peut-être rencontré Monzini.
- Vous le connaissiez ?
- Très peu. J'ai accompagné ma sœur, une fois, pour un problème de loyer. Justement, Meredith avait un chien,

l'an dernier, un labrador. Monzini a été comme pris de panique. Il a fallu planquer le toutou dans la bagnole.

- Oui, elle nous l'a raconté hier.

- C'est un type bizarre. Je veux dire, il l'était déjà avant. Renfermé, taiseux....

- Et Liliana ? Vous l'avez connue aussi ?

Concentré sur la pompe, Julien ne répond pas directement à la question.

- Tenez, princesse, auriez-vous l'obligeance de relever le bout de tuyau, là ?

Marie obéit et dégage le morceau de caoutchouc.

- Liliana, elle aussi, était une princesse, finit-il par lâcher. Comme vous.

Il plante ses yeux dans ceux de Marie et son regard la trouble. Julien reprend, après un abîme de temps :

- On est allés quelquefois à la plage ensemble. En douce de son père. Je te dis ça entre nous.

Le tutoiement soudain met fin au jeu de rôle. Marie est flattée d'être prise au sérieux, en même temps qu'embarassée par ces confidences.

- Quelle peine vous avez... tu as dû ressentir, dit-elle poliment, je veux dire quand son père l'a... enfin...

Il ne l'écoute pas. Il se rapproche d'elle, la regarde comme un photographe considère un modèle.

- Tu lui ressembles beaucoup.

Il pose les mains sur ses épaules et descend en frôlant les bras nus. Puis il lui effleure légèrement la joue et, d'un index délicat, entreprend d'écarter une mèche pour la recoiffer derrière l'oreille. Marie se dégage, plutôt vivement.

- Pourquoi rougis-tu ? s'étonne-t-il. Qu'est-ce que tu vas imaginer ?

- Non, je n'imagine rien, c'est juste que...

La pompe se met à crachoter et détourne opportunément l'attention de Julien. Il prend le temps de retirer des saletés qui obstruent la gaine et se rince les mains au tuyau d'arrosage.

- Quand le bassin sera vidé, je raclerai le fond, avec la brosse à chiendents. Après, je le remplirai. Mais vous ne pourrez jamais vous baigner, ton père et toi. Il est trop peu profond, cinquante centimètres maxi. C'est juste un bassin d'agrément.

Marie hoche vigoureusement la tête, mais se fiche pas mal du bassin et de sa profondeur. Elle ne se sent pas bien. Elle a encore la sensation des doigts de Julien sur sa joue, de son souffle à son oreille. Maintenant, s'il recommençait, ses doigts seraient glacés, à cause du jet d'eau. Comme le cœur de Marie.

Elle regrette de s'être habillée ainsi : short de coton et léger débardeur à bretelles. Elle s'est sentie nue et a frissonné quand Julien lui a caressé les épaules. Elle voudrait s'éloigner, ne plus rester auprès de lui. Elle aimait mieux quand il se comportait comme un grand frère et qu'ils jouaient à la princesse et au manant. Elle ne comprend pas comment les choses ont pu basculer si vite et d'une telle façon. Julien, lui, semble le même, comme s'il ne s'était rien passé.

- À quoi tu penses ? lui demande-t-il.

- À rien. Je vais rentrer, là. Je me caille à l'ombre des arbres.

Son mensonge est pathétique, elle s'en rend tout à fait compte et se sent ridicule. Du coup, elle ne parvient pas à s'éloigner. Elle ne veut pas, non plus, qu'il la juge mal, qu'il la prenne pour une gamine. Elle doit lui dire la vérité, ce qu'elle a ressenti exactement, et qui la gêne. Mais c'est difficile de trouver les mots.

*

Monzini tente vainement de profiter du plaisir d'être là, sur cette terrasse où il a si souvent étendu des lessives et contemplé le lever de soleil.

La tête d'Indien sur le carénage du scooter s'impose à lui avec insistance et, d'un coup, le voile se déchire : Monzini se retrouve le jour du crime... il revient du village, il entre dans la maison, appelle Liliana... elle ne répond pas... la porte-fenêtre du séjour est ouverte, sa fille doit être dans le jardin... il avance, il l'appelle de nouveau... il la voit, c'est comme si elle dormait, elle est loin encore, près du bassin... il prend peur... l'immobilité de Liliana le terrifie, surtout que sa fille est face contre terre...

Monzini se mord le poing pour s'empêcher de crier. Il tient enfin la Question !

« Et si je n'avais pas tué Liliana ? »

Non, il ne l'aurait pas tuée ! Il l'aurait trouvée morte et ça l'aurait rendu fou. C'est bien ce qu'ils ont dit, tous, qu'il était devenu fou. « Je ne suis pas un assassin. J'ai seulement ramassé le couteau, j'étais choqué. Je suis incapable de tuer. Même toi, le chien, j'ai levé la lame sur toi et je ne l'ai pas abaissée. »

Eh bien voilà, tu as compris.

Sur la terrasse, Monzini prend conscience de la fragilité de cet instant où les tourments de son ciel intérieur se sont dissipés. Dieu a chassé les nuées et apporté Sa lumière... mais pour combien de temps ?

*

Une sonnerie de portable. Julien tire son téléphone de sa poche, consulte l'écran, hésite une seconde et finit par accepter la communication.

– Oui, Meredith...

Il fixe Marie, la retenant dans son regard, tout en répondant à sa sœur. « Tu en es sûre ?... Vraiment ?... Depuis quand ?... »

Lorsqu'il raccroche, son visage est grave.

– Tu avais raison, princesse. Monzini s'est échappé. Ma sœur vient d'entendre l'info sur son autoradio... C'est

dingue ! Il a laissé un dessin avec la balance de la Justice, – tu vois ce que c'est ? – au dos d'une carte postale de Nice. Il a dessiné un couteau menaçant au-dessus de la balance. Alors les flics ont placé ses juges sous surveillance...

– C'est une ruse, dit Marie bouleversée. Il les a mis sur une mauvaise piste. Il n'est pas à Nice, il rôde par ici, autour de la villa ! Meredith va nous rejoindre ?

– Impossible, elle est partie tôt ce matin visiter un appartement, et elle est coincée à l'autre bout du département.

Marie veut prévenir Damien, mais elle n'a pas son portable sur elle, vêtue comme elle est...

– Appelons mon père, et la police !

Il a une moue dubitative.

– Pour leur dire quoi ? Que tu as vu un homme bizarre, tantôt avec un chien et tantôt sans ?

– Oui, et alors ? C'est la vérité !

– Je ne suis pas certain que cela suffise. Calme-toi. Je réfléchis.

Il ne réfléchit pas longtemps.

– On va s'enfermer dans la villa.

Elle est d'accord. De toute façon, il ne lui laisse pas le choix.

– Appelle au moins papa, insiste-t-elle.

Il n'en fait rien, farfouille dans le sac qu'il a apporté, en extrait une paire de palmes, des masques. Finit par trouver ce qu'il cherche : un poignard de plongée. Il le sort de son étui de caoutchouc.

– Viens !

Il entraîne Marie vers l'habitation.

L'ombre de la terrasse que le soleil projette à leurs pieds s'anime soudain. Ils lèvent les yeux. L'homme au chien les considère de là-haut, les bras en appui sur le muret, hirsute, le visage maculé, le regard halluciné.

– Monzini, constate froidement Julien.

Marie part en courant dans l'intention de contourner la maison et stoppe net en découvrant le chien menaçant,

allant et venant près du scooter, poil hérissé et gueule grimaçante. Julien lui saisit le bras.

– On fait ce que j’ai dit.

Il la traîne sans ménagement vers la porte-fenêtre et se projette avec elle dans le salon.

– Referme, vite !

Une expression vient aux lèvres de Marie : « Dans la gueule du... » Quelque chose lui dégringole alors sur le crâne et elle perd connaissance en soufflant le mot « loup ».

*

Savoir qu’il n’est pas l’assassin de Liliana le soulage et exalte Monzini – mais le terrifie ! Il n’est pas sûr d’avoir la force de s’accrocher à cette vérité, il se demande s’il ne va pas bientôt basculer de nouveau dans la folie. Il le souhaiterait presque, parce que rien ni personne ne lui rendra sa Liliana.

Les larmes aux yeux, il se relève avec précaution, regarde vers le bassin. Marie – Marie ! – et l’Indien se parlent. Leurs voix portent, amenées par des bouffées d’air. Elles dominent parfois le ronronnement électrique. Monzini saisit au vol des bribes de conversation, interprète des postures, devine des intentions.

Il se raidit quand l’Indien se rapproche de la fille et lui caresse les épaules, les bras, le visage. La fille n’aime pas ça, mais ne sait pas refuser. L’Indien lui recoiffe une mèche. Elle se dégage enfin. Son malaise est palpable, elle ne peut pas s’enfuir. Prisonnière d’un cercle invisible, elle ne peut s’arracher à l’emprise de l’Indien.

Monzini respire de plus en plus mal. Un autre a tué Liliana. Peut-être cet Indien qui abuse de son autorité de jeune adulte, et en qui il reconnaît à présent le frère de la femme de l’agence. Ils étaient venus une fois, tous les deux, à la maison.

Une fulgurance lui tord l'estomac : le jour du crime, au bas de la route, il l'a croisé. L'Indien descendait à scooter. Ils se sont salués, il s'en souvient, maintenant. Ils se sont salués !

Monzini adresse une prière à Dieu, une plainte. « Pour-quoi me tourmentes-tu ainsi ? En me donnant la vérité, tu m'enlèves toutes mes forces. J'avais du courage, au moins, quand j'étais fou ! La vérité me fait si mal ! Je ne retrouverai jamais ma Liliana ! »

Il se sent abandonné, immensément seul et misérable.

Je suis là, moi !

Il a oublié le chien.

Bouge-toi ! Il est capable de tuer la petite.

Monzini s'est mis debout. Il n'aurait pas dû. L'Indien l'a repéré. Il tient Marie et la contraint à entrer dans la maison. Pourquoi agit-il ainsi ? Monzini s'apporte aussitôt la réponse : l'Indien a peur du chien.

Un fracas de vase brisé. Monzini tressaille et se détourne. Il traverse la terrasse au pas de course, se penche vers le chien et lui fait signe de le rejoindre. L'animal grimpe sur le talus et flaire le poteau. Monzini le siffle doucement pour l'encourager.

Dans tes rêves. Ces acrobaties, c'est bon pour les chats.

Monzini insiste. « Vas-y d'un coup ! La corniche est assez large et il y a un bon passage pour toi, par ce trou en hublot, regarde, tu n'es pas si gros !... Oh, et puis fais bien comme tu veux ! »

*

L'évidence de ce qu'il devait faire s'est imposée à Julien dès l'instant de l'appel de Meredith. Il a réfléchi et ordonné méthodiquement les priorités dans son esprit. Il n'a pas d'autre choix que de tuer Monzini. Il tuera Marie ensuite, en mettant en scène son assassinat de façon à ce que le fou passe pour le meurtrier. Tout cela est difficile, hautement risqué, mais pas impossible.

Il regrette d'avoir à éliminer Marie, il doit cependant s'y résoudre. Comme il s'était résolu à supprimer Liliana. La fille de Monzini avait trop compliqué les choses. Ils auraient pu, tous les deux, continuer à se voir à la plage, ou dans la garrigue près de la villa, sans que Monzini ne se doute de rien. Mais Liliana avait pris peur. Elles prennent toutes peur. Elle avait menacé de tout révéler à son père.

Julien se rappelle la rage qu'il avait ressentie. Ils se trouvaient tous les deux dans la cuisine. Son regard s'était porté sur le râtelier. Liliana avait surpris son expression. Avant même qu'il ait accompli le moindre geste, elle s'était enfuie en criant.

Il se demande parfois ce qui se serait passé si elle n'avait pas paniqué, à cet instant-là. L'aurait-il poignardé comme il l'avait fait ? Peut-être, ou peut-être pas.

Liliana était sortie côté jardin. Il s'était lancé à ses trousses. Il l'avait empêchée de contourner la maison, l'avait rattrapée près du bassin. Un coup, deux coups, trois coups, avant qu'elle ne s'écroule. Là encore, alors qu'elle gisait face contre terre, il l'avait frappée. Semble-t-il deux fois, puisque l'instruction avait établi à cinq le nombre total de coups.

Julien était rentré chez lui dans un état étrange, avait pris une douche, mis ses vêtements à laver. Il avait attendu la suite des événements avec indifférence. Même le chagrin qu'il allait causer à Meredith lui était égal.

La chance l'avait servi. Monzini, découvrant sa fille, était littéralement devenu fou de douleur, au point de croire à sa propre culpabilité. Julien en avait éprouvé une surprise et un soulagement d'autant plus grands qu'il avait croisé le père de Liliana tout au bas de la route, après être remonté sur son scooter.

Pour autant, il ne s'était pas senti tiré d'affaire : Monzini pouvait à tout moment retrouver ses esprits. Le temps de l'instruction puis du procès, Julien avait vécu sur des charbons ardents. La condamnation et l'internement

l'avaient rassuré – définitivement, avait-il pensé. Comment aurait-il pu imaginer que, moins d'un an après, le fou serait de retour ?

La mémoire est peut-être revenue à Monzini et Julien ne veut prendre aucun risque. Il doit l'éliminer. La présence de Marie lui fournit un mobile. L'assassinat de cette fille sera un « dommage collatéral ». Auprès des enquêteurs, Julien prétendra que Marie est retournée dans la villa juste après le départ de son père. Occupé au nettoyage du bassin, il a entendu ses cris. Il s'est précipité, armé de son poignard de plongée, mais trop tard. Il a vu Monzini s'acharner sur Marie, après l'avoir assommée par surprise. L'assassin s'est alors tourné, menaçant. Julien s'est légitimement défendu et a tué Monzini d'un coup de lame – ou de plusieurs, ce sera selon...

Que le chien franchisse ou non le passage, Monzini sait qu'il ne doit plus attendre. Il retire la ficelle à son cou pour saisir son arme. Au contact du manche, le souvenir d'avoir tenu dans sa main le couteau de l'assassin le réveille. Il laisse choir l'objet inutile et, en trois coups d'épaules, fait sauter le verrou.

Les chocs violents dans la porte de la terrasse qui finit par céder, le piétinement de la première volée de marches et l'apparition de Monzini sur le palier du premier étage rassurent pleinement Julien. Le père de Liliana n'a pas l'intention de fuir. De plus, il ne semble pas armé.

Au pied de l'escalier, le jeune homme n'exhibe pas trop ostensiblement le poignard. Craignant que Monzini ne prenne peur et ne fasse demi-tour, il le provoque :

– Approche, vieux fou, que je te parle de Liliana, que je te raconte ce que je faisais avec elle...

Monzini ne paraît pas l'entendre. Il continue de descendre à son rythme. Arrivé à l'avant-dernière marche, en bas, il découvre Marie étendue et prend conscience du poignard dans la main de Julien.

– Non, elle n'est pas morte, répond celui-ci à son interrogation muette. Pas encore.

Se fendant en escrimeur, le frère de Meredith porte alors à Monzini un terrible coup, de toute la force de son bras tendu.

9. Le chien

Damien arrive aux abords du supermarché quand son portable se déclenche dans la poche de sa veste en toile qu'il a déposée sur le siège arrière.

Cela le contrarie de ne pas pouvoir décrocher. Il se demande qui le sonne ainsi. Il espère que tout va bien du côté de Marie. Alors Meredith, peut-être ? C'est ce qu'il souhaite. Il a prévu de l'appeler, comme il l'a promis à Marie au sujet de Monzini, et pour lui proposer de prendre un verre.

Il se peut aussi que ce soit Isabelle. Hier, Marie a coupé court à la conversation. Il aurait aimé qu'elle lui passe sa mère, pour convenir précisément avec celle-ci du moment où il lui « rendra » Marie dans une quinzaine de jours. Il est vrai qu'il conduisait et n'était pas en mesure de téléphoner, tout comme maintenant où un empoté rate sa manœuvre et la recommence, le contraignant à patienter.

Damien tapote un moment le volant du bout des doigts avant de se rappeler le portable, qu'il récupère en tendant le bras vers sa veste.

Meredith ! Avec un sourire de gagnant, il écoute son message : « Bonjour Damien. J'espère que vous avez passé une bonne nuit et que votre séjour a bien commencé. Écoutez, je viens d'apprendre que Monzini s'est évadé de son établissement... » Le sourire de Damien se fige. « Je ne crois pas qu'il faille s'inquiéter outre mesure, mais je viens de prévenir Julien, on ne sait jamais. Avec ce que Marie disait de ce rôdeur, je ne suis pas tout à fait tranqu... »

Damien n'en écoute pas davantage. Il accomplit la manœuvre qu'il hésitait à faire. Indifférent aux coups de klaxon et aux invectives des conducteurs, il remonte en sens interdit la file des voitures.

*

Julien, face à sa victime abattue au pied des marches, prépare ce qu'il dira à Meredith, à Damien, aux enquêteurs : « Je suis arrivé trop tard. Monzini s'acharnait sur Marie. Quand il m'a vu, il s'est d'abord enfui vers l'escalier. Je lui ai couru après. Il s'est retourné pour me poignarder aussi. Par réflexe d'autodéfense, je l'ai frappé à mon tour. C'est bête à dire, mais je pratique l'escrime, je crois que ça m'a aidé. »

Il n'est pas sûr encore de prononcer cette dernière phrase. Il verra.

Marie ne va pas tarder à se réveiller. Julien sait qu'il ne pourra pas lui faire croire que le fou est responsable de son K.O. Trop peu de temps s'est écoulé entre le moment où la princesse a découvert Monzini sur la terrasse et celui où elle a reçu le coup sur la tête.

Elle le soupçonnera, c'est certain. Elle le soupçonne déjà, il a perçu le doute dans ses regards et dans son insistance à réclamer son père. Il n'aurait pas dû la toucher, tout à l'heure près du bassin. Rien ne pressait. Tout allait bien, il était entré si facilement dans les bonnes grâces de Damien. Les quinze jours de rêve qu'il aurait pu passer ! Il se serait montré prudent, ne serait pas forcément venu tous les jours. D'autant que Meredith aurait peut-être dragué Damien – elle lui avait révélé qu'elle le trouvait « craquant » – et réciproquement !

Ils auraient eu leurs moments seuls, Marie et lui. Il ne l'aurait pas brusquée, il l'aurait amenée peu à peu à braver l'interdit. Bien sûr, elle aurait eu honte, elles ont toujours

honte, tant mieux : leur honte le protège, en les empêchant de parler.

Pourquoi les princesses compliquent-elles toujours tout ?

Il revient de la cuisine avec un couteau et se recommande de penser à essuyer ses empreintes à l'instant de placer le manche dans la main de Monzini.

Il se dirige vers Marie. Elle commence à se réveiller.

*

Elle a le crâne qui vibre comme si les moteurs de dix pompes à eau lui avaient été greffés à la place du cerveau. Un réflexe de survie lui commande de ne pas ouvrir les yeux, mais de se concentrer sur ce qu'elle entend. C'est difficile. Sa tête l'élance et la panique commence à l'envahir.

Elle réagit instinctivement, comme elle a appris à le faire avec son moniteur au club d'escalade quand le vertige menace. Inspirer doucement par le nez, expirer, inspirer, expirer, de plus en plus lentement.

« Je vais m'en tirer, se dit-elle, alors même qu'elle n'a pas encore compris ce qui lui arrive. Papa va revenir. » Elle veut consolider cet espoir comme on renforce une digue à la montée des eaux. Pour ne pas être submergée. Elle se dit que si Monzini avait décidé de la tuer, il l'aurait déjà fait. Pourquoi seulement l'assommer ? Elle se souvient qu'il avait rappelé son chien, quand elle l'avait croisé la première fois. Elle s'accroche à ce qu'elle peut.

Elle ne sait pas interpréter les bruits qu'elle entend et n'ose pas ouvrir les yeux de peur de rencontrer le regard du fou. Elle fait de son mieux pour ne pas se laisser envahir par la pensée de ce qui est arrivé à cette pauvre Liliana.

Marie n'a aucun intérêt à montrer qu'elle a repris conscience. Elle assume malgré tout le risque d'entrouvrir

les paupières. Dans son champ de vision apparaissent les débris de la lampe jonchant le sol et, plus loin, Monzini gisant, dont elle ne peut voir le visage, mais qu'elle identifie à son jogging noir.

La situation s'impose alors dans toute son horreur. C'est Julien qui l'a assommée, bien sûr ! Monzini ne pouvait pas être descendu si vite, à moins d'avoir par magie traversé deux plafonds !

Elle se rappelle la fixité du regard de Julien, au moment où sa sœur lui a téléphoné la nouvelle de l'évasion de Monzini. Voilà pourquoi il n'a pas pris son portable quand elle lui a demandé de joindre Damien.

Trois mots lui reviennent : « Tu lui ressembles. » Les larmes jaillissent tant la vérité fait mal. Julien est un pervers et l'assassin de Liliana. Il vient de tuer Monzini. Et il va maintenant la tuer.

Elle n'est pas étonnée de l'entendre lui dire :

- Désolé, princesse...

*

Les trois kilomètres qui le séparent de la villa paraissent interminables à Damien. Tout au long du trajet, son cerveau en ébullition lui fait se représenter l'homme de cette nuit, clochard hagard et nocturne. Il ne peut plus le chasser de son esprit. La seule pensée positive propre à atténuer son angoisse est celle du frère de Meredith. Au moins a-t-il laissé sa fille entre de bonnes mains.

À l'endroit où, la veille, il s'est arrêté pour permettre à Marie de monter à pied, quelque chose lui apparaît étrange là-haut. Une incongruité. La villa n'a plus tout à fait son aspect habituel. Si elle ressemble toujours à un paquebot, comme l'avait fait remarquer Marie, on dirait que le navire s'est arrimé. Un cordage tendu paraît le relier à la terre, sur lequel une créature se tient en équilibre.

Épouvanté par ce qu'il voit et qu'il ne sait pas interpréter, partagé entre le désir d'arriver vite et la nécessité de comprendre ce qui se passe, Damien stoppe la voiture. Les jumelles sont encore dans le sac de plage. Il s'en empare et les braque sur la villa, entre les pins.

Ce n'est pas un filin qui unit l'habitation aux rochers du talus, mais un poteau de bois, sur lequel tente d'avancer un chien couleur de feu – celui de Monzini, à coup sûr, Marie a bien affirmé l'avoir vu avec !

Pour le père de Marie, le scénario ne fait aucun doute. L'assassin vient à l'instant de s'introduire dans la villa via la terrasse. Son animal tente de le rejoindre, mais est trop effrayé par le vide.

Damien redémarre en trombe. Il se désole, se reproche de ne pas avoir pris assez au sérieux les craintes de Marie. « Ma Marinou, si tu savais comme je m'en veux ! »

En parcourant à toute allure les dernières centaines de mètres, il lance sur son portable le numéro mémorisé de Meredith. Elle décroche à la troisième sonnerie.

– Appelez la police ! lui dit-il. Très vite ! Monzini est à la villa et détient Marie et Julien.

*

Elle se met debout d'un bond... en théorie !

En pratique, le choc reçu sur la tête a ébranlé son cerveau comme une décharge électrique.

Elle ne se relève qu'aux trois quarts et glisse sur les tessons de grès. Ce sont ces mouvements incohérents qui la sauvent d'un premier coup de couteau que Julien frappe dans le vide.

Dans le danger extrême où elle se trouve, aucun mot ne lui vient pour tenter de négocier avec le meurtrier. Leur face-à-face est animal. Le corps légèrement incliné, tendue, attentive à demeurer bien ancrée au sol, c'est sa vie

que joue Marie, comme sur une paroi. La moindre erreur lui sera fatale.

Julien l'observe avec moins de superbe, moins d'arrogance. Il a enregistré sa détermination. Et son inquiétude augmente depuis qu'un moteur de voiture se laisse entendre dans le lointain.

De son côté, Marie décèle dans le regard de l'assassin la volonté d'en finir au plus vite. Le deuxième coup de couteau ne la surprend pas, mais elle s'en défend mal : elle tente stupidement d'écartier le bras meurtrier et s'entaille la main au tranchant de la lame. La douleur est cuisante, violente. Marie ne s'y abandonne pas. Elle veille à ne pas glisser sur les débris de la lampe, et s'éloigne en quelques pas rapides, pour placer la table du salon entre elle et son assassin. Raté. Il a anticipé sa manœuvre et le voilà de nouveau trop près d'elle. La situation de Marie s'est même dégradée : en plus des élancements à son crâne et de la plaie brûlante à sa paume, elle se trouve acculée à la paroi de l'escalier. Le corps de Monzini lui fait obstacle pour fuir assez vite vers l'étage.

La voiture approche, les pneus crissent. Combien de virages encore faudra-t-il tenir ? Ne pas quitter des yeux Julien. Ne pas parler, ne pas crier, rester concentrée.

Le silence est tel, hormis le bruit trop lointain du moteur, que Marie entend goutter le sang de sa main au rythme des battements de son cœur et de ce son de tambour qui lui résonne dans la tête. Julien va bientôt frapper, elle le sait, elle le sent. Il peut aussi ruser, feindre pour l'amener à se déplacer exactement là où il le veut.

À l'épaule de Marie, la sensation froide de la rampe de l'escalier. Elle se dit qu'elle pourrait la saisir à deux mains et se projeter à bout de bras, à l'horizontale, pour frapper Julien en plein ventre, de ses deux pieds rassemblés. Une force vitale la pousse à agir de la sorte, comme une héroïne de film ou de jeu vidéo. Et une pulsion contraire la retient, anticipant la douleur du contact de sa main à vif

sur le tube de métal, qu'elle n'est même pas sûre de pouvoir serrer.

Des sanglots la secouent. Elle est perdue. Elle lit la satisfaction de Julien qui sait exactement où elle en est. Il va frapper. Marie referme ses mains sur la rampe métallique, étouffant un hurlement de douleur.

Un piétinement particulier à l'étage capte alors son attention. Sur le sol en béton de l'escalier, le *tip tap* se précise, que Marie identifierait entre mille, à la fois tendre et dur, coussinets et griffes : les pattes d'un chien.

Julien aussi l'a entendu et lève les yeux. L'animal fauve jaillit dans un dérapage incontrôlé, dévalant trois marches sur le dos et se rétablissant en vrille, la gueule ouverte, projetant en même temps que sa bave un grognement caverneux. Julien tente misérablement de se protéger de ce projectile. Marie éclate d'un rire bref et nerveux dont elle n'a pas conscience.

L'avant-bras prisonnier des crocs, lacéré de coups de griffes, Julien pousse un hurlement de douleur et de rage. Il lâche le couteau que Marie envoie valser du bout de sa chaussure. Le frère de Meredith se débat, veut se dégager, mais le chien ne démord pas.

Marie, fascinée, contemple son sauveur. L'odeur puissante de l'animal se mêle à celle de Monzini étendu sur le carrelage. Les yeux exorbités, le chien paraît quémander quelque chose. Elle croit comprendre et se penche sur Monzini. Il respire, mais si faiblement.

- Il n'est pas mort, dit-elle au chien.

Je le sais.

Le chien continue de la fixer d'une façon insistante, qui la terroriserait s'il ne venait pas de lui sauver la vie. Le bras pris dans la gueule, Julien ne s'agite plus et râle à n'en plus finir.

Marie comprend brusquement. Le chien est à bout de forces ! Il ne peut pas retenir plus longtemps le prisonnier.

- Attends, lui dit-elle.

La lampe en grès rouge faisait pendant à la bleue, à gauche de la porte-fenêtre.

– Qu'est-ce que tu...

Marie fait taire Julien en lui fracassant la lampe sur la tête.

– De la part de la princesse !

Le chien a lâché sa proie au bon moment. Il étire deux ou trois fois sa mâchoire pour la décontracter, avant de se diriger vers Monzini dont il se met à lécher le visage.

Dans la poche de Julien, Marie trouve le portable. Elle connaît les numéros d'urgence et l'adresse précise de la villa. Sans attendre l'arrivée de son père, elle appelle le SAMU.

*

Damien tourne la clé et pénètre dans la maison, armé d'une dérisoire manivelle de cric. Son regard se porte sur le chien de Monzini veillant son maître étendu, un poignard fiché dans le ventre ; puis sur Julien, inconscient parmi des débris de lampe. Marie sort de la cuisine, la main enveloppée dans une serviette rougie de sang. Il ne l'a jamais vu aussi pâle.

– Je viens d'appeler les secours, là, pour Monzini, lui dit-elle. Toi, appelle vite la police.

– C'est fait. Meredith s'en occupe... Oh, ma chérie, pardonne-moi.

Il se précipite vers elle et le chien se met à grogner.

– Calme, dit Marie, autant pour le chien que pour Damien. Je m'en tire bien, va, c'est juste une entaille.

Elle a alors comme un haut le cœur, se jette dans les bras de son père et se laisse aller à pleurer.